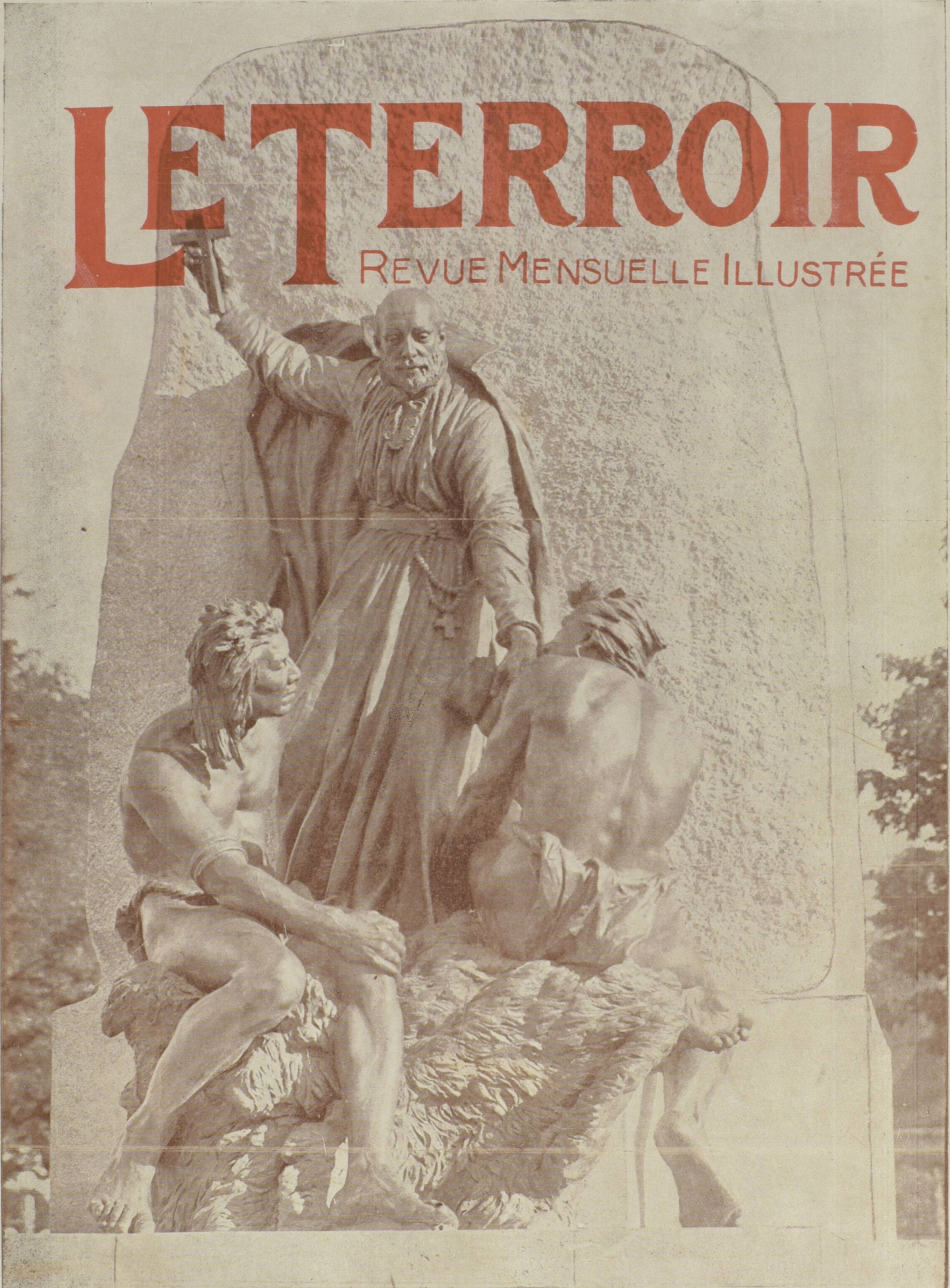
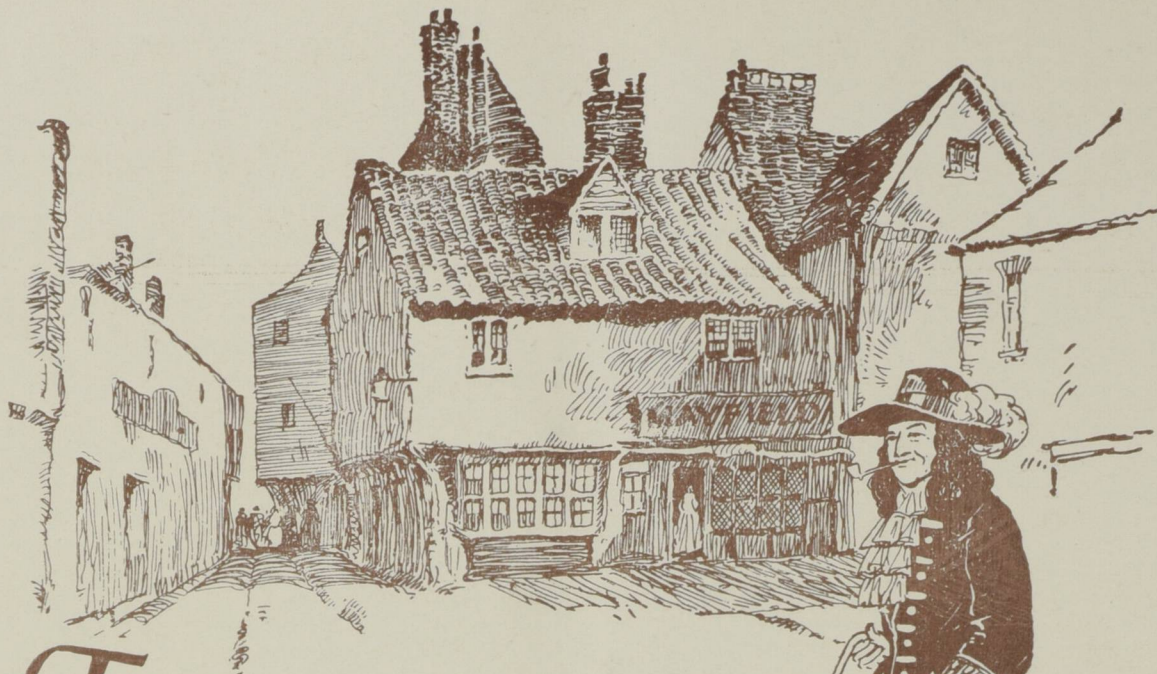


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



L'un des bas-reliefs qui ornent le monument Champlain, à Orillie.



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

PUBLIE PAR

EUDORE CARON, président.

LE TERROIR, Limitée

GEORGES BELANGER, rédacteur.

Bureau d'affaires, 108, St-Joseph, QUÉBEC. Téléphone 2-1229 — Bureau à Montréal: 5462, Esplanade, Tél. Crescent 0113.

Prix d'abonnement 1 an: Canada, \$3.00, Etranger, \$4. — Chèque ou mandat doivent être payables à Le TERROIR Ltée.

VOL. IX — Nos 6, 7, 8,

— — — — —
QUEBEC

— — — — —
Octobre-Novembre-Décembre 1928.

Pour avancer faut-il reculer?



La religion fait partie si essentielle de nos traditions qu'en la perdant, nous perdriions tout caractère national. C'est elle qui fut au berceau de notre race, comme c'est elle qui, plus tard, la sauva de la mort, en groupant autour des clochers de la province de Québec ce qui était resté de la population française, après la conquête.

N'eût été alors de l'attachement inébranlable de nos pères à la foi et à l'Église et de leur discipline religieuse sous l'autorité de leurs pasteurs, il n'y aurait plus de race française, en Amérique, pas plus que de possessions anglaises de ce côté-ci de l'océan. Ce qui nous a sauvés, comme catholiques, nous a conservés comme race.

Tous les historiens, catholiques comme protestants, anglais comme français, sont d'accord sur ce point. En fait, c'est le *miracle* canadien, à jamais buriné dans l'Histoire.

La loi de notre survivance étant si clairement reconnue, y aurait-il sagesse à en altérer le cours, et à bifurquer dans une autre direction? Si oui, quelle direction?...

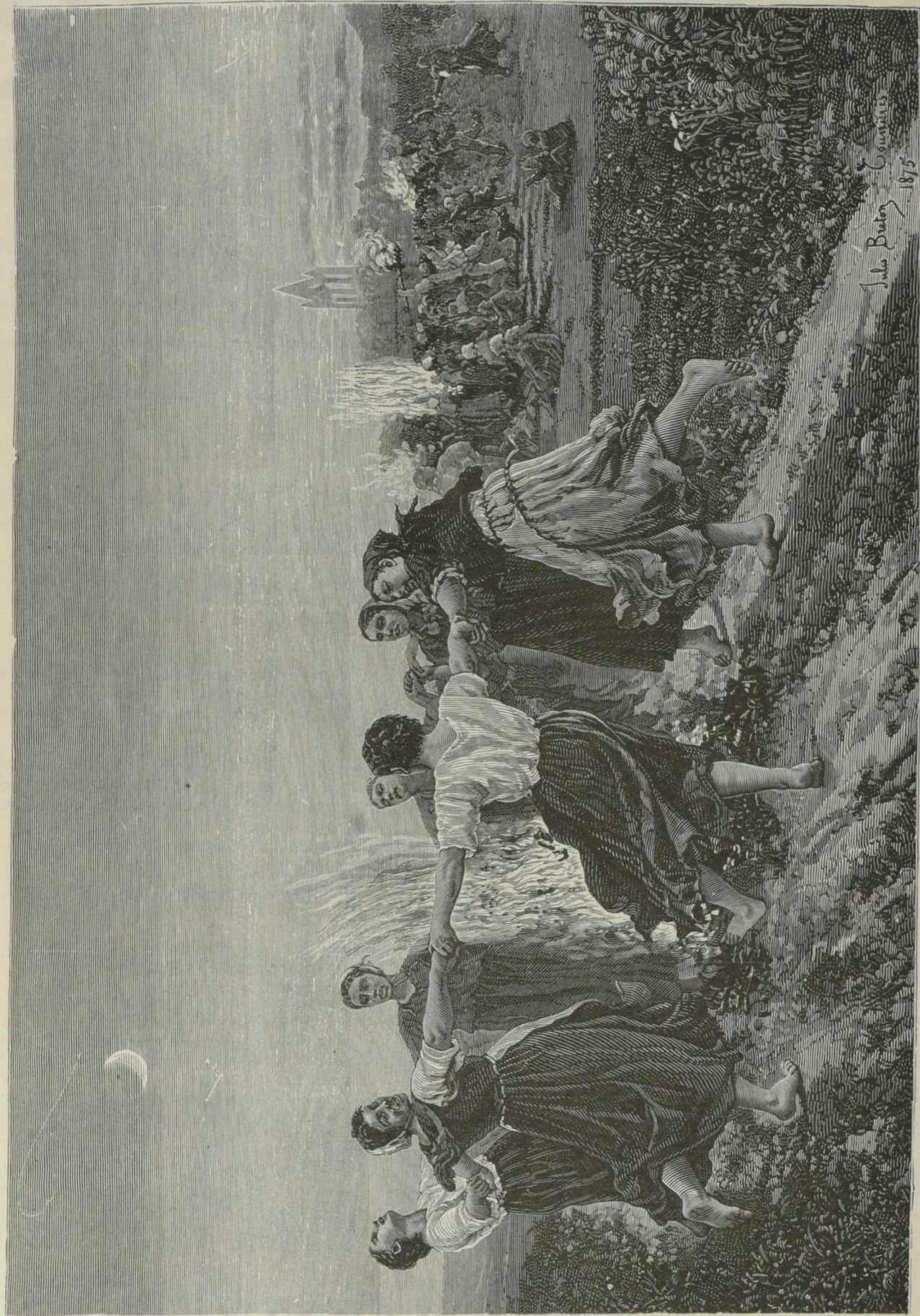
J'entends des gens dire : *Le progrès*. Oui, le progrès. *Il faut que nous progressions*. Certainement, qu'il le faut ! Mais, est-ce que nous ne progressons pas ? Ceux qui ont quitté la province de Québec, et qui la retrouvent, après vingt ans, voire même dix ans, en sont émerveillés. Nous avons fait du chemin.

Ce n'est pas suffisant. Pour certains, le progrès n'est pas tant d'*avancer* que de *changer*. La philosophie enseigne que tout être se développe suivant sa nature. Allez le leur dire. Que la population augmente, que les paroisses se fondent, que les clochers poussent du sol, que l'instruction se répande, que la culture se perfectionne, que les industries se multiplient, que les routes s'allongent, que la tempérance grandisse, ce n'est pas du progrès. Les danses modernes, les modes nouvelles, le cinéma sans moral et sans Dieu, le travail du dimanche, voilà le Progrès ! Qui les combat est un éteignoir, un arriéré, qui veut tenir sa province et sa race dans l'ornière.

Quand nos enfants et notre jeunesse auront complètement subi l'influence des mœurs éhontées, étalées sur l'écran ; que nos ouvriers ne connaîtront plus que l'usine, la taverne et le cinéma (on leur dit qu'ils ont le droit d'aller au cinéma, le dimanche, pour se délasser, tandis qu'on leur enlève celui d'aller à la messe) ; quand nos cultivateurs imiteront les ouvriers (pourquoi pas ?) ; que les temples seront vides et que la sève religieuse qui féconde les foyers sera tarie, alors, oui alors seulement, nous aurons progressé. La province de Québec sera à la page.

Qui ne voit, dans cette tendance, un danger extrême pour l'avenir de notre jeune race ? Qui ne voit l'urgence de la combattre, au nom du progrès même dont se targuent ses propagandistes, de la combattre avec toute l'ardeur d'un patriotisme éclairé ?

Georges BÉLANGER.



Vieilles coutumes sous le règne de Louis XIV. - Les feux de la St-Jean de l'Artois, ancienne province de France.

PENSEES SUR L'ART

Par un élève de l'École des Beaux-Arts de Québec, sections
peinture, dessin, sculpture et gravure

Il existe plusieurs méthodes esthétiques. Je suivrai aujourd'hui celle qui consiste tout simplement à révéler ce qui se trouve de beau dans la nature et dans l'art.

Dieu concentre sur l'univers le rayonnement de ses innombrables perfections. Par sa beauté, Il élève les cœurs et les transporte dans le monde idéal. Le beau naturel est le reflet du Beau absolu et éternel. Le beau artistique est l'émotion produite par le beau naturel dans l'âme de l'artiste, et traduite suivant une technique spéciale.

Mais qu'est-ce que le beau ? C'est la splendeur de la forme dans l'intégrité et l'ordonnance de ses parties. La beauté exerce un rôle social. De tout temps, les hommes l'admirent. Le beau les a charmés, enchantés, étonnés, et s'il s'est élevé jusqu'au sublime, il les a stupéfiés !

Pourquoi ? C'est que les sensations transmises deviennent des visions que l'intelligence étudie, que la raison scrute, que l'imagination amplifie, et qu'à sa contemplation l'âme vibre d'émotion.

Regardons ce qu'il y a de beau dans la nature et les sensations où émotions que l'artiste peut en extraire pour les immortaliser. Des noms et des chefs-d'œuvre appuieront mes idées.

Le riant univers est bien vaste et notre terre bien petite. Ce n'est qu'un simple point en cette immensité. Notre système solaire n'est qu'un des milliards de systèmes existants. Il se meut et suit une direction définie. Nul ne déroge à cette loi. Les comètes traversent les systèmes et ne les heurtent pas.

N'y a-t-il pas là un ordre, un rythme, une splendeur sublimes ? Et c'est beau.

De nombreux soleils éclairent l'espace. Le nôtre nous envoie lumière et chaleur. Mais, par suite du mouvement terrestre, le soleil illumine le globe en partie et d'une manière successive. C'est pourquoi la terre, en tournant sur elle-même, produit les jours et les nuits.

Le matin, le soleil ressuscite la nature. Rien n'est plus ravissant que l'aube, et rien de plus étonnant que l'aurore ! Il faut voir les choses sortir de l'ombre bleutée, puis de la brume argentée, et s'éclairer graduellement de teintes fraîches et fines pour briller enfin en pleine lumière. Et le soir, tout se dore et s'ensanglante, puis s'évanouit dans des violets et des verts, puis en des mauves et des bleus sombres. L'atmosphère est lourde de la chaleur du jour, elle appelle le repos.

La nuit, ce contraste de la lumière, donne une apparence mystérieuse, et souvent fantastique, aux maisons, aux arbres et aux personnes. Et quand la lune paraît, elle bleuit les parties qu'elle illumine,

Le soleil réchauffe aussi la terre, mais d'une manière bien inégale, puisque notre planète s'éloigne et se rapproche du foyer. La chaleur solaire dilate la matière des êtres et accentue les forces vitales. Or, quand la terre se trouve éloignée du soleil, elle reçoit une chaleur insuffisante. Le froid paralyse alors plus ou moins la vie. Et les saisons deviennent les conséquences de la gravitation de la terre autour du soleil.

Nous assistons aux floraisons du printemps sous des cieux purs et transparents. Les plantes se redressent et affirment une vie nouvelle. Les unes grimpent aux maisons, encerclent les arbres, assiègent les ruines. Les autres rampent en des sursauts capricieux, évitant ici une pierre, là enjambant un ruisseau. Les arbres bourgeonnent et de toutes petites feuilles paraissent, puis, selon leur essence, se couvrent de millions de fleurs. On sème.

L'été mûrit les moissons, les fruits, et achève le développement de toutes les plantes. Les champs se dorment au soleil brûlant, les animaux paissent en plein air, et la lumière ardente détaille leurs formes puissantes. Les hommes commencent les récoltes. Dans les villes, c'est l'invasion d'un tourisme encombrant et sans-gêne. On voyage, on visite. Les foules assiègent les grandes rues et leurs masses sombres se silhouettent sur le clair des pavés et des édifices de pierre. Il y a beaucoup de mouvement. Mais l'été prépare l'automne. Les pluies froides et les grands vents torturent les végétaux qui se teintent de tons riches et variés. Les érables, par exemple, passent du vert au rouille, au rougeâtre et enfin au violacé. Au contraire les sapins, les pins et les épinettes reverdissent et leurs branches se peuplent davantage. Le squelette des arbres cependant apparaît vite et l'hiver vient. La neige couvre tout, et tout est clair et pâle. Seules les surfaces verticales des maisons, des arbres, des êtres, se détachent en couleurs sombres, mais riches, sur la neige et la glace.

L'aspect des saisons est beau, mais la nature est aussi belle dans la forme et le coloris de chaque être.

Les minéraux n'ont que la matière pour partage. Mais l'or, l'argent, le cuivre, les pierres précieuses, le diamant se caractérisent par des matières superbes.

Les végétaux possèdent la vie. Leur matière évolue. Leurs formes changent ainsi que leur coloris. La plupart ont énormément de caractère. Voyez les pommiers aux courtes branches toutes tourmentées, au tronc tournoyant et aux racines nerveusement enfoncées dans le sol ; les chênes au tronc puissant, aux formes imposantes et sombres et aux racines vigoureuses ; les peupliers au ton argenté et vert de gris, à l'allure élancée, aux petites branches montantes et nombreuses ; l'érable aux branches déployées et horizontales semblant distribuer les emblèmes ; les sapins droits et tristes, aux rameaux tombants ; le bouleau au tronc de neige et aux feuilles menues et argentées.

Mais le beau règne davantage chez les animaux. Les poissons sont extraordinaires de formes et de couleurs. Considérez la morue, la truite tout piquetée de rouge, l'anguille au corps de serpent, le saumon aux tons de corail, le flétan lourd et paresseux, le requin vif et vorace. Chez les amphibiens, le phoque se distingue par une forme bien étonnante. Les oiseaux ne leur cèdent en rien. Le faisan à la longue traîne, le paon vaniteux, l'oiseau-mouche, et l'oiseau du paradis, sont des exemples de formes et de tons de toute beauté. Ils n'ont de rivaux que pour la couleur. Ce sont des insectes qui ont cet honneur. Ce sont les papillons. Qui de vous n'a pas suivi des yeux les ébats de l'un d'eux. Leurs dépouilles ornent bien des livres et des cahiers. Remontons ; voici les rongeurs, puis les chiens, et les chevaux à la noble allure. Et le cruel tigre tout ligné, l'éléphant et le lion.

Nous arrivons à l'homme ; le chef-d'œuvre du Créateur. Le beau a son expression finale dans l'homme. Le seul corps humain est admirable d'unité, de proportions, de variété et d'expression. Le visage est surtout expressif ; c'est le miroir de la vie. La douleur le défait, la colère le contracte, la joie l'illumine, et la paix y répand la sérénité. Les mains aussi peuvent exprimer la passion.

Regardez celles d'un homme en colère ; elles sont crispées et tremblantes. La démarche est intéressante, elle est vive et légère, élégante, lourde ou sévère. Enfin le beau dans l'homme,

c'est l'expression de la vie raisonnable dans le corps le plus parfait.

Le beau de la nature est passager ; pour le goûter et le faire goûter pleinement, il faut le saisir et en prolonger la vision. La mission de l'art est d'immortaliser le beau. Des techniques spéciales et différentes constituent le côté scientifique de l'art. L'âme de l'artiste anime ces techniques.

Dans les beaux arts, l'imitation de la nature est le plus bas degré d'expression. C'est un début nécessaire qu'il faut dépasser. Mais l'interprétation en est le plus haut. Interpréter, c'est choisir dans la nature ce qui peut servir à l'expression de nobles sentiments ou de grandes pensées ; le simplifier et l'idéaliser.

Giotto, dans ses décorations murales à Assises ; Angelico, dans celles exécutées à Florence et au palais du Vatican ; Vinci, dans sa célèbre scène faite à Milan ; Vélasquez, dans sa reddition de Bréda, mieux connue sous le titre "Les Lances" ; Le Greco, dans tous ses portraits ; Delacroix, Besnard, Denis, Derain, qui dessine comme un Grec ; tous ces grands peintres sont de géniaux interprètes de la nature.

La peinture est l'interprétation de la nature au moyen de lignes, de coloris et de clair-obscur. Le dessin est la science du clair-obscur. Dessiner, c'est reproduire en les simplifiant, les jeux de la lumière et de l'ombre. Ingres disait avec raison que le dessin c'est la probité de l'art. Le croquis communique la vie, le mouvement, aux lignes ; c'est ébaucher en quelques minutes un mouvement par quelques traits bien précis. L'anatomie complète le dessin et le croquis, car elle explique la fonction des os et des muscles. Le coloris se développe peu et ne s'apprend peut-être pas. Mais l'étude sur nature et l'analyse des maîtres clarifient la vision, corrigent certains défauts de la vue. Le rapport des diverses couleurs est plus facile à améliorer. L'art décoratif indique les tons qui se font valoir, ou ceux qui se neutralisent, les valeurs qui se distribuent harmonieusement et les lignes à styliser. Mais, où se révèle toute la personnalité et le tempérament de l'artiste, c'est dans la composition. Inventer et coordonner, trouver et établir un plan, sont les deux étapes nécessaires à une bonne ordonnance. Il s'agit de présenter les objets d'une manière simple mais dramatique et rythmée. Il faut simplifier, dégager l'action de tout accessoire inutile, grouper les objets et lancer la lumière sur le groupe ou l'objet principal.

La sculpture possède un champ d'action assez restreint. Elle s'intéresse surtout à l'homme. L'excès dans le mouvement et l'expression lui fait peur. Elle recherche plutôt les attitudes sereines, calmes, méditatives, pour conserver toute la beauté des formes. Les frises de Phidias, le plus grand sculpteur de tous les temps, La Pieta, le Moïse, et le David de Michel-Ange, le Fenseur de Rodin, le Pierrot de Despiau soulignent éloquemment les préférences de la sculpture. L'équilibre et le rythme résument la composition sculpturale. Le dessin l'anatomie et le croquis sont aussi nécessaires pour le sculpteur qu'ils le sont pour le peintre.

Le beau naturel ramené au beau géométrique correspondant en vue d'une utilité constitue l'art de l'architecte. Cet art tend au beau par l'utile. Une montagne haute et étroite correspond par exemple à un bloc étroit surmonté d'un cône et cette combinaison fournit le principe des constructions hautes et étroites comme les cathédrales gothiques. Les troncs d'arbres ressemblent à des cylindres et deviennent des colonnades et les branches reliées des arcades. Les cavernes se transforment en salles spacieuses, et leur plafond généralement courbe, donne prétexte au dôme et à la coupole.

Le beau littéraire est aussi une interprétation du beau naturel.

Homère, Dante, Goethe, Hugo, Shakespeare et Camoens, ont ressenti des émotions causées par le beau de la nature. Ils ont vu que l'univers, le devoir, l'amour, Dieu, attirent,

animent ou reposent, et se sont servis de ces causes poétiques pour exciter ou calmer d'une manière successive toutes les passions humaines, par des mots harmonieux, des phrases rythmées.

Dans l'art musical, l'artiste assemble les sons, produit de délicieuses mélodies et de touchantes harmonies. Un son ne dit rien par lui-même ; pourtant une danse fait sautiller, une marche tend à faire scander son rythme, un air funèbre attriste. Ce sont l'enchaînement et la mesure qui donnent de la vie aux sons. Entendez les mélodies enchantées de Mozart, les accords d'une rare puissance dramatique de Beethoven, les lieder mélancoliques de Schubert, l'harmonie riche de Wagner, l'ampleur des compositions de Widor, et vous verrez jusqu'où de grands artistes peuvent élever un art.

Recherchez le beau, étudiez-le sérieusement. Faites de l'esthétique. Elle purifiera votre goût et montrera à vos regards des horizons nouveaux. Car le beau visible, étant un reflet de la Beauté divine, est certainement le plus apte à répondre aux nobles et hautes aspirations de l'homme, le roi de la nature.

PAUL BÉDARD

Observation arabe.— Les Arabes, ce peuple silencieux et content-platif, auront aux yeux de l'avenir le mérite d'avoir trouvé bon nombre de formules ayant puissamment aidé au travail des autres. Ils n'ont point écrit un in-folio par remarque faite, seulement une ligne. Toute leur science d'observation est dans leurs proverbes, mais en physiologie, aujourd'hui chaque proverbe fournirait presque le développement d'un in-folio.

En voici quelques-uns parmi les plus curieux et les plus éprouvés par la pratique.

D'abord le chapitre du nez : Nez d'avare touche aux lèvres. Nez au vent emploie les détours. Qui a le nez de travers a des dispositions bienveillantes. Nez petit et un peu busqué : ruse. Voici le son de voix : Qui a la parole nasillarde est infatué d'orgueil. L'homme à voix féminine est un poltron. La taille : Qui a grande taille a parole simple et douce. Qui est petit a grand fond de malice. Qui a taille moyenne est intelligent et d'agréable caractère.

Enfin, quelques autres remarques par-ci, par-là. Oeil peu foncé signe d'orgueil. Sourcils écartés indiquent âme droite. Le petit est un petit voleur, le moyen est droit. Celui dont les ongles ne peuvent pousser s'agite du matin au soir. Cou mince est fertile en ruses. Oreille petite aime le mensonge. Qui a les épaules saillantes, en affaires te volera. Dos long est marque de sottise. Qui a le talon mince est d'amabilité sans pareille. Qui a de longs pieds est d'amitié fidèle.

Il y en a comme cela de quoi faire un volume. Reste la conviction à établir en étudiant autour de soi, le nez, les oreilles, les ongles de ses voisins.



Voulez-vous de l'eau d'érable?

Cliché C. N. R

APRES LE REVEILLON

CONTE DE NOËL — SÈVÈRE LEDOUX

C'est la nuit de Noël...

Ite Missa Est.

A l'église du faubourg, la messe vient de se terminer. Pendant que l'artiste, qui touche les grandes orgues, exécute, comme pièce de sortie, les airs si mélodieux des cantiques de Noël, dont l'écho se répercute sous les portiques, la foule des paroissiens de St-Jean sort sur la place de l'église. Elle se répand, joyeuse, à travers les rues du quartier, blanchies à neuf par une mousse de neige que diamantent les rayons de la pleine lune.

Chacun, semble-t-il, après ces heures d'une ardente piété, se sent l'âme plus légère, et goûte mieux le seul vrai plaisir du bien-vivre. Cette ivresse ne fait que grandir ensuite au milieu des saines réjouissances du foyer.

Noël remplit la terre de joie, et dans cette ambiance de bonheur, les âmes se rapprochent plus aisément. Noël fait déborder les cœurs d'amour. Et ce sentiment se manifeste dans un aveu dont la forme varie. C'est le traditionnel réveillon qui groupe autour de la table des grands-parents, enfants et petits-enfants ; ce sont, dans les foyers moins anciens, les jeunes papas et les actives petites mamans qui rivalisent dans l'art de faire scintiller, aux yeux éblouis de leurs bambins, des arbres de Noël enchanteurs ; enfin Noël, pour celles et ceux qui ont vingt ans, marque souvent une heure d'avenir !... Des amis deviennent des amants, et des amants deviennent des fiancés...

Parmi les paroissiens de St-Jean qui regagnent, cette nuit, leur résidence, se trouve un jeune homme qu'on nommera bientôt M^{re} Jean. Il accompagne une vieille dame.

Celui-là dit ses impressions de la cérémonie qui vient de finir ; celle-ci évoque le souvenir des Noël^s anciens. On se taquine sur les mérites respectifs des mœurs de l'ancienne et de la nouvelle époque. Ces propos provoquent la bonne humeur, et la discussion indique que, si les idées diffèrent un peu, à cause de l'âge, les caractères ont des similitudes qui font reconnaître la mère et le fils.

— Paul, Charles et Henri sont déjà à la maison ; je les entends causer.

— Ce pauvre Charles, quand je pense qu'il va nous quitter pour toujours...

.....
— Bonjour grand'mère, bonjour oncle Jean...

La famille est réunie et le réveillon commence sans tarder, grâce à la diligence des grandes sœurs. M^{re} Jean, très en verve, contribue pour une large part à l'entrain de la fête. Quand le souvenir des disparus et la pensée des absents menacent d'assombrir les fronts, notre carabin donne la parole aux enfants ; neveux et nièces répondent comme à un concours et leurs mots font sans cesse éclater le rire. Puis c'est la récitation des monologues, non moins amusants, les parties de cartes et les morceaux de musique qui couronnent le réveillon...

Quatre heures sonnent au cadran de la salle quand les convives sont partis "faire un bout de sommeil"...

Jean, seul dans sa chambrette, ne veut pas dormir à une heure qui lui paraît pleine d'une vie intense.

Il veut profiter de ces minutes vivifiantes pour méditer et approfondir les idées qui gouvernent son existence, en autant que l'homme a le gouvernement de soi-même. Comme si cela devait favoriser son songe, notre carabin allume avec luxe un cigare, et s'installe dans sa berceuse. Considérant à la fois

toutes les possibilités de son état, il essaie d'entrevoir son avenir.

— Pour entrer dans la carrière, il lui faudra ses diplômes ; et le fantôme des examens se dresse devant lui... il le brave et croit déjà l'avoir vaincu... tellement, qu'il se demande où il ouvrira son bureau. A l'idée d'une clientèle nombreuse qui lui apportera la fortune, il sourit, et le cours rapide de sa rêverie l'amène à ce qui devait en constituer naturellement le meilleur objet, la vision de sa petite amie.

Il se rappelle avec délice les circonstances imprévues d'un voyage au cours duquel il fit sa connaissance, et les événements heureux qui suivirent. Comme cette nuit, il aurait volontiers franchi les distances les plus longues pour se trouver auprès d'elle ! Se levant tout à coup, comme on répond à un appel, il approche de son secrétaire dont il ouvre un tiroir fermé à clef et prend dans sa main nerveuse une série de petites enveloppes roses, bleues et blanches contenant le chef d'œuvre des lettres de sa mie ! Avant d'en déplier soigneusement les précieux papiers, il relit, sur chacune de ces missives, l'adresse, qui y paraît imprimée, tant les signes orthographiques se ressemblent. Son sens naturel de la graphologie lui fait trouver cent qualités chez sa mie.

Pour la vingtième fois peut-être, il refait la douce lecture de ces pages, où une aimante jeune fille a brodé, de sa meilleure écriture, des phrases toutes simples, mais si charmantes. Il fait de ce dossier sans pareil une minutieuse analyse littéraire et psychologique, savourant chacune des expressions où se traduit, de plus en plus, à chaque lettre, l'ardeur sentimentale d'un cœur de vingt ans !...

Et M^{re} Jean croit que madame la Littérature n'a jamais eu de plus agréables bijoux que les lettres de sa mie. Si jamais elles étaient éditées ! Les Quarante Immortels se pâmeraient d'aise à cette lecture, et l'Académie en voudrait couronner le recueil ! les magnats de la critique et tous les docteurs ès-lettres lui accorderaient la préséance sur madame de Sévigné ! les soumissions des imprimeurs, désirant le contrat de publication d'une œuvre devenue classique, serait en nombre incalculable... Toutes les sociétés littéraires réclameraient la gentille petite personne qu'est l'amie de Jean parmi leurs membres d'honneur...

Mais voilà que monsieur Jean remet les lettres de sa mie dans leur petite cassette qu'il place de nouveau, sous clef, dans son secrétaire. Si par hasard un indiscret lui en dérobaient le cher trésor ! Comme s'il craignait que son songe fantaisiste devienne une réalité, le carabin décide que jamais personne ne lira les lettres de sa mie, dont il veut garder jalousement tout le miel. Il abhorre toute cette foule d'académiciens, de docteurs ès-lettres, d'éditeurs, d'amoureux lecteurs qui lui raviraient sûrement le cœur de sa mie...

Six heures sonnent, quand Jean plein de ces pensées foibles, va pour se coucher. O agréable surprise ! une large enveloppe où il lit une écriture connue, est placée sous son oreiller... Vite, il l'ouvre, et Jean, au comble du bonheur, se trouve en possession du vrai portrait de sa dulcinée... Se peut-il plus beau cadeau de Noël ? Pendant de longues minutes, il contemple le minois dont il cherchait tantôt à se représenter les traits aimés. Aussitôt il l'installe à l'endroit le plus en vue de sa chambrette, puis, bien en face de sa chérie, monsieur Jean, avant de dormir, écrit son meilleur merci pour ce Christmas... dont il promet de garder un impérissable souvenir...
SÈVÈRE LEDOUX.



A LA BARRIÈRE.— Le lourd fardeau des travaux des champs n'entrave pas les doux sentiments maternels.

LE LÂCHE

Traits, croquis et leçons.— Echos de la Grande Guerre.

par J.-Auguste Galibois.

C'est à peu près vers cette époque que je sortis un jour de la première ligne pour aller, un peu à l'arrière, porter un rapport d'urgence au poste de commandement de la quatrième division, qui se trouvait situé entre Villers-au-Bois et le Château-de-la-Haie.

Ma commission faite, à dix heures du matin, je profitai de ma permission pour errer dans les lignes de l'intendance, en attendant la nuit et l'heure du retour.

Nos préparatifs pour l'offensive d'avril étaient formidables. Je m'en rendais compte maintenant, et la joie d'espérer par ces préparatifs une victoire prochaine doublait la douce sensation que j'éprouvais d'être libre pour un jour, et de pouvoir respirer à pleins poumons.

Depuis deux mois dans le tunnel, avec un cœur, non pas veule, mais trop resserré, j'avais perdu ou obscurci la notion des choses extérieures. Ici, à Villers-au-Bois, je reprenais quelque peu contact avec le monde. Ce n'était pas encore la civilisation et la vie normale, mais l'afflux des troupes britanniques, arrivant, comme la marée montante, par dizaine de milles, par toutes les voies et chemins connus, nous faisait sentir la force de l'esprit de guerre qui agitait alors la moitié de l'univers. Ce déploiement de troupes révélait l'existence d'un large souffle de patriotisme canadien. Nous sentions mieux l'âme de notre pays quand nous regardions la masse de soldats qu'il envoyait prendre part à la grande attaque du printemps.

— Près de Villers-au-Bois, l'on me communiqua quantité de nouvelles fraîches, et je fus littéralement bourré d'anecdotes plus ou moins vraies, ou plus ou moins fausses, comme la plupart des récits de guerre, mais je constatai de visu, pour en être sûr, cette fois, que les Canadiens n'étaient pas isolés, et que des troupes anglaises et écossaises étaient mêlées aux troupes canadiennes pour tenir le secteur de Vimy. Entre la quatrième division à laquelle j'appartenais et la première, se trouvait intercalée, à part certains éléments disparates, la 51^{ème} Scottish Division dont j'avais entendu parler, mais que je n'aurais jamais cru si près de nous, si près de Tottenham Trench. Les éléments disparates se composaient de sapeurs anglais, d'ingénieurs, d'électriciens, de "masters mechanics", de mineurs, de terrassiers, etc. Deux sous-officiers de la 51^{ème}, en congé à Bouvigny, me parlèrent de l'offensive prochaine, et à titre d'Écossais d'Édimbourg et d'Aberdeen, se montrèrent heureux de faire la connaissance d'un Canadien-français.— J'étais le deuxième qu'ils eussent rencontré, me dirent-ils alors, et le premier avait laissé une telle empreinte dans leurs souvenirs, qu'ils m'offrirent un "gill" de rhum, en me racontant l'histoire de cet obscur héros du Canada, qui se nommait "Lash", me disait-on, nom étrange, pensais-je, pour un Canadien de chez nous.

Cette histoire, si intéressante, si palpitante qu'en fut la fin, était dans leurs bouches fort incomplète, car à côté du récit de son dernier exploit, la figure du type ne se dessinait pas encore très bien dans mon esprit ; je ne pouvais le "localiser", le situer dans son personnage, comme on dit. Comme il appartenait à la première division, ce me fut facile de reconstituer son caractère quand je connus mieux son nom, son âge, son origine ; bref, toutes les influences de l'hérédité et du milieu qui sur lui s'étaient exercées.

Du reste, voici son histoire :

* * *

Il était né dans la Gaspésie et se nommait Richard.

Deuxième fils d'une très grande famille, son enfance et sa première jeunesse s'étaient écoulées dans un de ces modestes villages du fond de la Baie des Chaleurs, région où l'agriculture vient parfois apporter une diversion heureuse à l'industrie mobile de la mer, ou aux entreprises de la forêt.

Grand et robuste, sa force physique s'était avant la seizième année développée exceptionnellement grâce aux durs travaux de la mer, des champs et des forêts. D'un caractère tranquille, et comme gêné devant les regards des vieux, il fuyait les rixes et les batailles de la place, et personne n'eut soupçonné, à voir sa placidité nonchalante, la prodigieuse force de ses muscles d'acier. D'une extrême lenteur dans ses mouvements, incapable de colère ou d'excitation, ses camarades et ses voisins, dans l'imprécision de notre langage populaire, l'avait surnommé : "Le Lâche", non, certes, qu'on eût à lui reprocher quelque félonie, quelque bassesse ou quelque couardise, mais plutôt pour faire comprendre que chez lui la réaction nerveuse était ou paraissait nulle, et que son tempérament était celui d'un jeune lymphatique, paresseux et lourd. Ses jeunes frères mêmes ne l'appelaient jamais autrement que "le lâche", quand ils avaient besoin de lui pour pousser la chaloupe à la mer, ou pour retirer de l'onde le grand filet plein de poissons. Aux travaux des champs, parce qu'il était lent à se mouvoir, on le nomma également "le lâche" et quand, à l'hiver de 1912, il partit pour aller en forêt couper du bois, il emportait avec lui, sans se fâcher, son surnom. Les hommes et le contremaître ne le nommèrent jamais autrement, mais ils s'aperçurent bientôt, aux coups de hache qu'il appliquait à l'épinette ou au merisier, de sa force herculéenne et de son adresse, lente mais persévérante. Il abattait ses dix merisiers sans s'essouffler !

Quand, au printemps, il revint de la forêt, il s'engagea pour le compte d'une compagnie qui expédiait du bois à fuseau en Angleterre, et revint à l'automne, le teint bruni par l'eau salée et les muscles saillant le long de ses bras robustes. Selon l'expression régionale, il devenait un homme "fort, hors du commun", mais n'en continuait pas moins à se laisser appeler "Le Lâche", parce qu'on ne lui connaissait plus d'autre nom et parce qu'il ne répondait pas aux provocations. Il passa l'hiver à Chandler et à Gaspé, parmi les groupes hétérogènes qui s'y trouvaient. Personne, cependant, ne le vit dans une bagarre. Connaissant sa tranquillité débonnaire, les fiers-à-bras le harcelaient, et lui ne leur répondait pas. Seulement, un soir à l'hôtel Morin, on le vit soulever à la hauteur de la bouche une tonne à mélasse à moitié remplie d'eau et boire de longues gorgées par la "bonde". Depuis lors, "le lâche" fut de la part de ses compatriotes gaspésiens entouré d'une considération quasi muette d'étonnement.— "Mais pourquoi", lui disait Johnny Cormier, "que tu te bats pas avec Félix "Longue-Épée," qui te provoque et t'insulte?" — "Moi? Me battre? Faut bien trop se dépêcher", répondait invariablement Richard !

Était-il peureux ou simplement indifférent à cette époque? On ne le sut jamais.

* * *

Son séjour en Angleterre, la lecture de quelques livres, car il savait lire,— les conversations entendues au cours du voyage, avaient développé son intelligence de jeune homme sans qu'il s'en rendit compte. Il se croyait aussi lourd d'esprit que de corps. Mais il était méditatif et silencieux, comme

les adolescents sérieux qui ne dépendent pas leur imagination en fusées.

Dans l'été de 1914, les bruits d'une grande guerre possible commencèrent à trouver un écho dans le seul journal qu'il connût. Il en reçut une impression extraordinaire. Dix jours plus tard, la guerre était déclarée et "le lâche" ne rêva qu'à s'enrôler, comme son cousin Pierre et son oncle Alfred avaient fait.

Il fut un mois sans confier à ses parents son désir d'aller se battre, mais un jour il s'y résolut. Comme il n'avait que dix-neuf ans, sa famille hésita quelque peu à le lui permettre. On exigea de lui qu'il terminât les travaux d'automne, et, quand il fut prêt à partir, les trente-deux navires océaniques avaient déjà franchi la Baie de Gaspé, emportant les trente mille hommes du premier contingent, tous les soldats de la première division, les futurs héros du saillant d'Ypres.

Il partit, le printemps suivant, passa onze longs mois en Angleterre dans les camps d'entraînement, où un camarade de Caraquet le reconnut et le rebaptisa du nom de "lâche", que les Tommies s'empressèrent de transcrire "LASH", sans s'occuper de son nom véritable. Il rejoignit ensuite la première division à Poperinghe, au moment où le corps canadien se préparait à descendre dans l'enfer de la Somme.

* * *

Pour un certain nombre de jeunes troupiers, qui n'avaient pas trop souffert au saillant d'Ypres, et pour Richard surtout qui n'avait pas encore vu le feu, cette longue marche de la Belgique jusqu'à la Somme fut une agréable diversion aux appréhensions du moment. Quelques-uns la considérèrent comme une semaine de vacances, et d'autres comme une partie de plaisir, récréative et instructive.

La guerre était en vérité seule capable de fournir à soixante mille jeunes gens du Canada l'occasion de parcourir ensemble des chemins millénaires, témoins des exploits de tous les siècles, et de traverser en même temps des villes et des villages aux noms étranges et savoureux : Ploegsteert, Dickebusch, Voormezele, (qui signifie "For my soul", exactement *Pour mon âme* !), Quaestraete, Oxlaere, Bavinchove, Noordpeene, Helstaeghe, Volkerckhove, Bollezele, et autres.— Les distances franchies chaque jour variaient de dix à vingt milles, et nos jeunes compatriotes purent admirer, à leur aise, la beauté, la douceur, la richesse et le charme tranquille de la France rurale du Nord, dont les châteaux anciens et du meilleur style se dissimulent au fond des parcs boisés, entourés d'eau.

Richard eut la révélation d'une civilisation et d'une humanité supérieures à celles qu'il avait connues jusque là; et dans son âme fruste, l'image de ces Françaises silencieuses et attentives cachant leurs pleurs, et ces petits Français si respectueux sur le bord des routes, se mêla insensiblement à la vision des tuiles rouges et des coteaux ondulés. Au terme de la marche quotidienne, des songes multiples enchantèrent son sommeil de grand enfant naïf. Chaque matin, il se levait paresseusement, regrettant de ne pouvoir poursuivre le cours de ses rêves.

Mais on approchait de la Somme. Déjà Albert n'était plus qu'à huit heures de marche, et l'on entendait les canons anglais, français et allemands tonner furieusement à l'est. Le deux septembre, les trois divisions canadiennes entrèrent dans leur secteur, le plus étroit qu'elles aient jamais eu à défendre, de moins de trois milles d'étendue, mais à l'endroit le plus dangereux et le plus meurtrier du front britannique. On sait le reste : du trois septembre au seize octobre, nous perdîmes dix-neuf mille quatre cent vingt-trois hommes, soit, en six semaines, près d'un tiers de notre effectif.

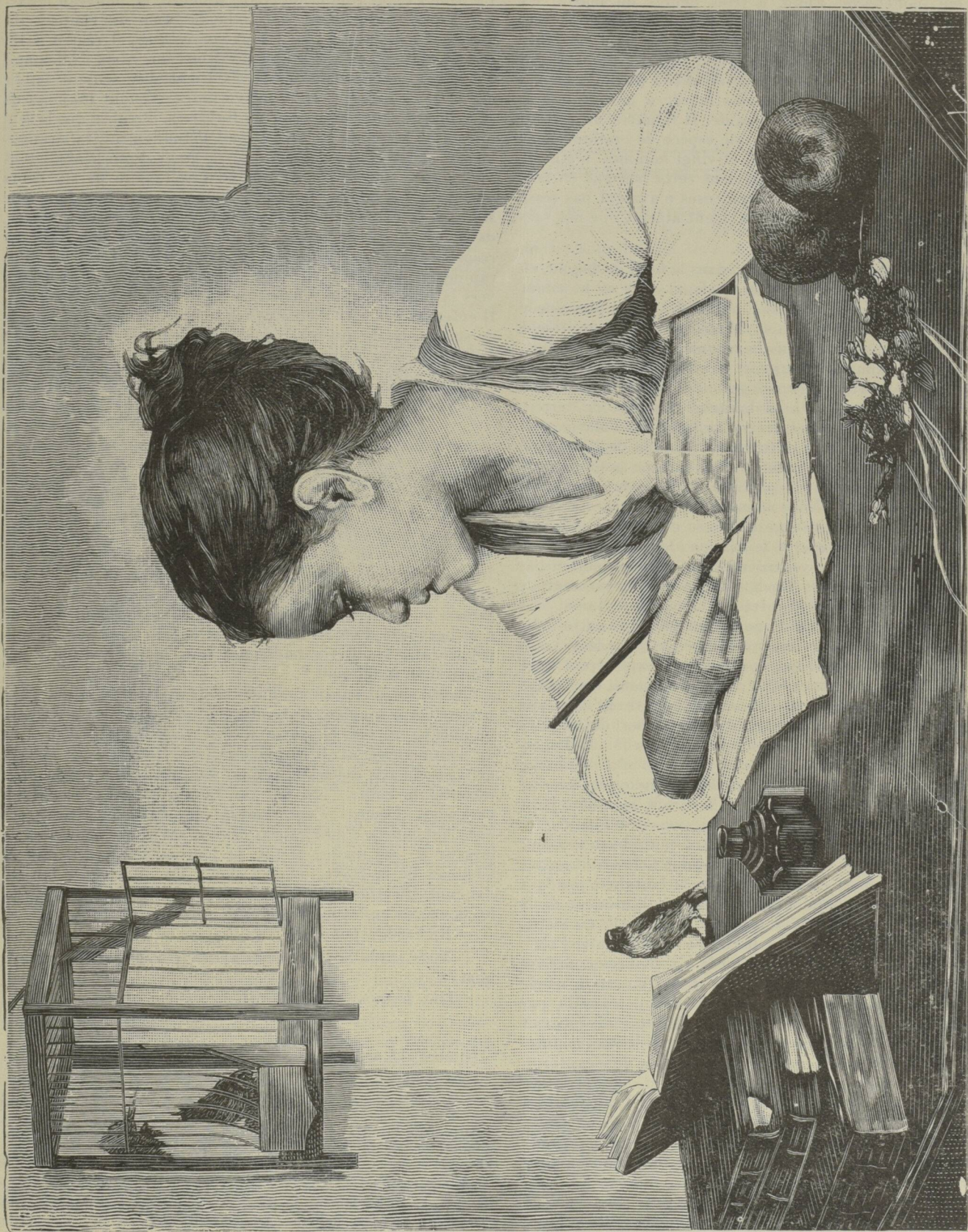
* * *

Parmi les treize mille quatre cents blessés de cette première offensive, se trouvait "Le Lâche". Il avait reçu deux éclats d'obus : l'un à la poitrine et l'autre au bras. Il dut être évacué sur Boulogne, bien que ses blessures, en surface, ne parussent mortelles ni l'une ni l'autre. Au combat de Martinpuich, il avait perdu son disque d'identité et son carnet militaire était ensanglanté et déchiré. Pendant qu'il reposait inconscient sur le brancard, l'officier chargé de l'évacuation chercha à établir l'identité du blessé, mais ne déchiffra dans son livret que son numéro régimentaire. C'est alors qu'un compagnon blessé à ses côtés affirma que Richard se nommait "LASH", et qu'il l'avait entendu appeler ainsi en Angleterre. Comme le blessé dormait sous l'influence de la morphine, l'adjudant ne voulut pas le faire éveiller et l'expédia à Saint-Omer sous le nom de "LASH No. 1075336 B."

Il ne devait demeurer à l'hôpital que soixante jours et, à la fin de décembre, il était, avec la première division, de retour en première ligne, mais dans le secteur de Vimy, un peu au sud de Souchez. Il n'avait rien perdu de sa force prodigieuse, rien de sa nature débonnaire, et l'on continuait de le nommer "LASH", avec d'autant plus de raison qu'il avait été soigné et guéri sous ce nom.

Deux semaines après son retour dans les lignes, la 72^{ème} Tunnelling Company, qui creusait pour nous des sapes, envoya demander à la première division l'aide de quelques hommes pour en finir avec le boyau du Bois-en-Hache, qui débouchait en face d'un emplacement de mitrailleuses allemandes, espèce de "pill-box" qu'il fallait détruire avant l'offensive. Le sergent-major fit l'appel de la compagnie B, et annonça qu'il lui fallait quelques bons soldats pour une besogne sans danger, "bomb proof", le travail étant souterrain, mais qu'il n'accepterait que ceux dont le record était satisfaisant au point de vue disciplinaire. "No one worse than indifferent will be accepted." — A ce titre, "Le Lâche" fut désigné avec quelques autres pour aller aider les sapeurs cockneys à déboucher de leur sombre trou dans la terre crayeuse.

Il s'agissait de poser, en une nuit, à l'orifice de la sape, des fondations assez solides pour recevoir un canon de cinq pouces, avec lequel on détruirait ensuite le nid de mitrailleuses boches. Ce n'était pas besogne facile ! Il fallait ériger ces fondations sous le nez des boches et monter la pièce d'artillerie à proximité et en présence de leurs armes les plus meurtrières. Rien n'était moins souterrain que ce travail là.— N'importe ! On commença par surgir hors du trou à deux cents mètres des Allemands, et à jeter un coup d'œil inquisiteur sur leur bastion en béton armé. Un premier sac de terre, puis un deuxième, puis un troisième, puis un quatrième, puis un cinquième, et ainsi de suite jusqu'à cent, furent jetés en rangée irrégulière sur le parapet de la tranchée. Les Boches ne réagirent point tout de suite ; ils n'avaient point compris sans doute. Un cadre en V renversé fut ensuite apporté, et protégea l'ouverture de la sape contre un éboulement possible. Tout cela n'était rien ! Il fallait maintenant poser des madriers assez solides pour supporter la pièce. Il fallait monter le canon à cet endroit et déblayer le terrain suffisamment pour lui assurer... la vue de son objectif, si je puis m'exprimer ainsi.— Ce travail nocturne fut long et difficile et ne fut malheureusement pas silencieux. Pendant qu'une dizaine de sapeurs ajustaient les madriers de chêne, les Allemands qui, depuis un mois, avaient pris l'habitude de faire des courses dans nos lignes pour cueillir quelques prisonniers et essayer d'obtenir d'eux des renseignements sur notre offensive prochaine, les Allemands, dis-je, se demandaient ce que nous voulions faire. La brume était fort épaisse, et, malgré leurs blanches fusées, ils ne voyaient pas qu'au pied de la colline une pièce de cinq pouces n'attendait que la fin des travaux pour prendre le chemin de la tranchée qui jusque là



TENTATION.— Quel est celui qui pourrait y résister?

avait été inoffensive. Enfin, à trois heures du matin, les madriers mis en place et le canon rendu à moitié chemin, on crut que l'opération allait réussir et on vint chercher dans la sape la douzaine d'hommes qui s'y trouvaient disponibles, afin de finir la tâche et pour amener à pied d'œuvre la pièce d'artillerie, qui devenait plus lourde à mesure que la pente de la côte se faisait plus raide. Il fallait à un certain endroit traîner cette pièce dans une espèce de cratère avant d'atteindre le bastion improvisé, et vingt hommes n'étaient pas de trop pour exécuter rapidement cette besogne en face des tranchées boches. Leurs mitrailleuses n'avaient pas cessé un seul moment de tirer, mais n'avaient atteint que nos sacs de terre.

On partit donc à la file indienne, dans le fond du boyau, en ne laissant que le "chief-sapper," deux aides et le soldat canadien Richard, dit "LASH" ou LE LACHE, plus docile et plus débonnaire que jamais. Mais les Allemands étaient sans doute aux aguets depuis le commencement de la nuit, car à peine le groupe des sapeurs avait-il tourné le coin du boyau qu'ils surgirent avec des grenades et des bombes, au nombre d'une douzaine, à la hauteur des sacs de terre. Freytag, le gars de Londres, les vit venir et jeta l'alarme aux trois autres, mais sa voix ne fut pas entendue de l'escouade absente. Il entra précipitamment dans la sape pour prendre ses armes. Richard saisit sa carabine et la rejeta aussitôt. Il décrocha son sac de "Mills bombs", pas plus grosses que des pommes, et avec une rare présence d'esprit, il s'éloigna de l'ouverture de la sape et se réfugia derrière les sacs de terre. Les trois autres n'y pensèrent pas, ou n'en eurent pas le temps, et les premiers Boches arrivés s'empressèrent de lancer leurs grenades dans l'entrée de la sape. Ils étaient sûrs d'avoir la partie belle, quand une bombe puis une autre, puis une autre, puis une autre encore tombèrent sous leurs pieds avec une précision de tir extraordinaire et explosèrent avec le résultat le plus meurtrier ! Au premier moment, les Boches ne purent voir d'où partaient ces bombes ; ils sortirent de la sape où la moitié d'entre eux étaient entrés et la plupart déjà blessés par les éclats se ruèrent vers l'endroit où ils venaient d'apercevoir, à la lueur de leurs fusées éclairantes, un bras d'homme, un seul bras d'homme, dans un rythme régulier se lever et s'abattre en lançant un projectile. Ils eurent bientôt rejoint cet homme, mais rendus en face et au-dessous de lui, ils s'aperçurent qu'ils n'étaient plus que quatre pour terminer leur petit raid et ramener au moins un prisonnier. Les huit autres Boches blessés à mort agonisaient dans la tranchée, pendant que les trois sapeurs londonniens râlaient à l'intérieur de la sape. Le coup de surprise était manqué, mais il fallait s'emparer de ce diable d'homme qui à lui seul avait fait rater l'affaire. On lui lança des grenades ; on le vit chanceler, puis se relever la figure sanglante, son bras droit faisant le même geste qu'auparavant. Aux grenades boches, il répondit par des "Mills" et en jeta encore trois pendant qu'il recevait trois autres grenades. Les Allemands, tous blessés maintenant, hésitaient à se lancer sur lui et à essayer de le capturer, quand soudain on l'entendit pousser un cri de bête traquée et d'un seul coup d'épaule on le vit renverser l'échafaudage de cinquante sacs de terre derrière lesquels il s'était réfugié. Deux Allemands évitèrent l'avalanche, mais les agonisants et les rampants furent écrasés, ensevelis ! Perdant son sang par vingt blessures, Richard bondit par-dessus les sacs éboulés, et l'écume à la bouche, se mit à la poursuite des deux Bavarois qui semblaient avoir la vie plus dure que les autres ! Mais il était désarmé. S'il avait lancé ce cri terrible, c'est qu'il n'avait plus de bombes à jeter. Dans sa poursuite, il reçut deux grenades et tomba sur une lourde pelle d'acier dont il se saisit à défaut d'autre arme. Il se releva, rejoignit l'un des Boches, et avec sa pelle, lui asséna, au défaut de l'épaule, un coup d'une telle force que la tête en fut séparée du tronc !

La pelle s'étant rompu du coup, Richard, de nouveau désarmé, sentit entrer dans sa jambe la lame du couteau du dernier Boche valide. Se jetant sur celui-ci, il réussit à lui saisir le bras armé et à l'amener sous lui. Mais l'Allemand n'était pas grièvement blessé, et Richard se sentant faiblir eut peur de défaillir. Il fallait en finir ! Tenant toujours de sa main gauche le bras droit du Bavarois, il réalisa que le seul moyen de terminer la lutte c'était l'étouffement, la strangulation, et les cinq phalanges de sa main droite s'abattirent violemment sur le col de son adversaire, qui de ses dents venait de lui couper la moitié d'une oreille. Les doigts de Richard s'insinuèrent brusquement, sous la trachée artère, dans les chairs du boche, qui deux minutes plus tard ne respirait plus ! Le supplice espagnol n'aurait été ni plus rapide ni plus sûr ! Richard se releva, ou plutôt se traîna vers la sape, devenue silencieuse après cette lutte désespérée. Il entendit des voix d'hommes et le bruit des pas des soldats de son escouade qui revenaient avec leur pièce, mais avant qu'ils l'eussent rejoint, il s'était évanoui dans une mare de sang, pendant qu'au-dessus de sa tête sifflaient les obus allemands.

* * *

Une heure plus tard, l'aurore s'était levée sur un ciel incertain et les Allemands avaient suspendu leur bombardement.

Richard avait repris connaissance et reposait maintenant dans une demi-somnolence en face des cadavres de ses douze victimes, dont six avaient été retrouvés sous les sacs de terre. Les trois sapeurs anglais, criblés de tronçons de fer, avaient expiré à l'intérieur de la sape ; surpris sans armes, ils n'avaient jamais pu en sortir. L'échec du raid allemand était donc dû à la bravoure d'un seul homme, et encore d'un homme emprunté aux troupes canadiennes sous la désignation "not worse than indifferent".

Quand on eut pansé ses innombrables plaies et couvert son pauvre corps sanglant de teinture d'iode, on apprit à Richard qu'aucune de ses blessures n'était réellement profonde et qu'il en reviendrait. Il ne répondit rien. Il ne pouvait réaliser qu'il en eût tué douze, et que lui seul pût rester vivant pour raconter la chose, "to tell the tale", comme disaient les cockneys. Ceux-ci l'entouraient de soins empressés, et restaient muets d'admiration devant ses yeux placides et la largeur de ses mains. Il fut, le jour même, évacué sur le Château de la Haye, où le Colonel Dr MacQueen, en lui donnant affectueusement de nouveaux soins indispensables, lui demanda en français quel était son nom véritable :

— Richard, répondit-il.

— Mais, sur la Somme, vous avez été soigné sous un autre nom ?

— Oui, je sais, "LE LÂCHE".

J.-Auguste GALIBOIS.

Québec, 15 octobre.

Autrefois ! — Dans un curieux opuscule sur l'éducation des jeunes filles de famille au couvent, vers 1830, Marcelle Tinayre raconte :

" Il fallait les dresser à la soumission et à la patience... Le costume d'uniforme, d'une laideur insigne, se composait d'un fourreau de serge noire et d'une pèlerine. Les cheveux tirés en arrière, aplatis à l'eau, car la frisure semblait immodeste, le filet rond qui contenait les tresses roulées et serrées, eussent découragé — si c'était chose possible — l'instinctive coquetterie. Jamais de feu, même en hiver, dans les dortoirs. Jamais d'eau chaude pour la toilette..."

Et tout cela n'empêchait point vos aïeules, mesdemoiselles, de devenir des femmes charmantes. Qui sait ? Cela y aidait peut-être même...

CROQUIS BRETONS

par J.-AUGUSTE GALIBOIS

VOYAGE A LA COTE D'EMERAUDE

SAINT-MALO ET CHATEAUBRIAND

“ A Saint-Malo rien n'était changé, sauf les vagues qui changent toujours.”

Cette jolie phrase où Chateaubriand septuagénaire a résumé en un bref raccourci l'immobilité de sa ville natale, et l'aspect toujours variable de la mer, sa vieille maîtresse, me revient à l'esprit quand je me rappelle mon excursion dans la baie d'Avranches, en 1918.

Parti de Paris le soir du douze août, je descendais le lendemain matin à Saint-Malo ; je m'empressais d'aller déjeuner au restaurant de la Duchesse Anne, puis me mettais à déambuler à travers les rues étroites de la ville des corsaires et des... grands hommes.

Combien d'hommes illustres, et que de souvenirs pour une cité qui n'a pas douze mille âmes de population ! Que d'hommes illustres, dis-je, mais le plus célèbre, ou si vous aimez mieux le plus annoncé, le plus proclamé, le plus encombrant, c'est François René de Chateaubriand, l'orgueilleux René, qui a dans le souvenir des hommes, marqué son empreinte partout où il a passé, comme Bonaparte : —

“ Son pied laisse une trace éternelle

“ Sur le front mouvant du désert.

Victor HUGO

*
* *

J'ai retrouvé hier les courtes notes de ce petit voyage de touriste, fait sur la côte bretonne, aux derniers jours de la guerre ; je les ai transcrites rapidement, pensant que cela pouvait intéresser les lecteurs du *Terroir*, malgré l'incohérence du récit.

J'avais pris ces notes avec l'espoir qu'un jour j'aurais le loisir de les rédiger de nouveau avec soin, mais la vie est si courte et nous vieillissons si vite que nous ne trouvons plus de loisir pour rien, chaque jour étant rempli par sa tâche particulière !

*
* *

J'ai fait sur la côte d'Émeraude un séjour charmant, c'est-à-dire que je n'ai guère séjourné nulle part, ayant constamment voyagé chaque jour de village en village, de localité en localité, depuis le mont S.-Michel, qui est en Normandie, jusqu'à Paimpol, en passant par Cancale, Paramé, Saint-Malo, Saint-Servan, Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac, etc., et en revenant chaque soir, en chemin de fer, en vedette ou en voiture, à Paramé.

Malgré les tristesses de la période que nous traversons alors, (après quarante-huit mois de guerre qui avaient fait périr la jeunesse de toutes les nations) j'ai profondément goûté mon voyage dans ce coin de France qui fut le nid d'où s'échappèrent les hardis découvreurs du Canada, dont nous avons à Québec, et sans savoir jusqu'à quel degré, conservé les habitudes et le langage.

Quand les touristes parisiens sont partis, rien ne ressemble autant à un village riverain de l'Intercolonial que Cancale ou Saint-Lunaire, ou même Saint-Servan qui est très étendu. Quant à Saint-Malo, elle a visiblement une physionomie qué-

bécoise avec sa longue jetée, ses docks, ses bateaux à vapeur, ses navires à voile, sa belle église de style gothique avec sa flèche superbe qui se voit de très loin ! Dans cette église, il y a une pierre commémorative du passage d'Honoré Mercier en 1891. La ferme de Limoélou où naquit et mourut Jacques Cartier, assez obscurément, semble-t-il, est près de Rothéneuf, à cinq kilomètres de Paramé.

A Saint-Malo, le souvenir de Chateaubriand est partout. C'est le grand homme du pays. Après avoir mangé un steak Chateaubriand, qui m'avait coûté cinq francs, avec une sauce Chateaubriand, sur la place Chateaubriand, au bout de la rue Chateaubriand, j'ai visité la maison et même la chambre où il est né, “ où sa mère lui infligea la vie ”, comme il disait, et j'ai aussi visité son tombeau au Grand Bé, où la mer haute me retint deux heures prisonnier. On vint me chercher en chaloupe au moment où le soir tombait. J'ai failli passer la nuit auprès des cendres poudreuses du monumental breton qui, par orgueil et jalousie de gloire posthume, avait tenu à dormir là son dernier sommeil, pour faire concurrence à la renommée du grand captif de Sainte-Hélène !

L'idée de passer la nuit sur l'îlot du Grand-Bé ne me déplaissait pas ; le ciel était limpide et étoilé, la nuit était douce et chaude, et j'en avais au front, passé d'autres et de plus lugubres, auprès de morts moins illustres, et qui sentaient beaucoup plus mauvais, n'ayant pas eu pendant soixante-dix ans l'air du large, pour disperser les odeurs !

Mais trêve de ce mauvais goût ! et citons au sujet de l'orgueilleux René quelques lignes de Veillot que j'ai lues penché sur le tombeau même du père d'Atala : “ Chateaubriand a tenu et mérite une grande place, mais ce n'est pas “ mon homme. Ce n'est ni le chrétien, ni le gentilhomme, ni “ l'écrivain tels que je les aime. C'est presque l'homme de “ lettres tel que je le haïs. L'homme de prose, l'homme de “ phrase, toujours affairé de sa pose et de sa phrase, qui “ pose pour phraser et qui phraser pour poser, qu'on ne voit “ jamais sans pose, et qui parle jamais sans phrase. . .

“ Il est de ceux qui ne savent écarter aucune pensée capable “ de revêtir une belle couleur et de rendre un beau son. “ J'ai vu, dit Veillot, à Saint-Malo, le tombeau de Chateaubriand sur un rocher qui apparaît de loin. L'emphase de “ ce tombeau peint l'homme et ses écrits et leurs commune “ destinée. Chateaubriand a exploité sa mort comme un talent, “ il a pris dans son tombeau une dernière pose, il a fait de “ ce tombeau une dernière phrase : une phrase qui se put “ entendre au milieu de la mer, une pose qui se put voir “ encore dans la brume et dans la postérité. Mais ce calcul “ sera trompé. N'ayant toute sa vie songé qu'à lui-même, “ et rien fait que pour lui-même, Chateaubriand a péri tout “ entier. Sa gloire, placée en viager, est venue s'éteindre dans “ cette mer dont il voulut suborner le murmure pour le “ transformer en applaudissement éternel !”

Louis Veillot s'est trompé, car Chateaubriand n'est pas mort, et vivra probablement aussi longtemps que lui-même dans la mémoire des hommes ; mais que la page est brillante ! Quand donc au Canada produira-t-on un écrivain capable d'en écrire de pareilles !

* *



EN VOULEZ-VOUS ?— Cette invitation irrésistible ferait envie à plus d'un gourmet !

A trois cents mètres du lieu de naissance de Chateaubriand, naissait douze ans après lui, en 1780, un autre orgueilleux : Félicité de Lamennais, l'auteur de l' " Indifférence en matière de religion ", des " Paroles d'un croyant ", des " Affaires de Rome ", etc. J'ai visité l'endroit où il est né, mais moins chanceux que son rival en gloire, sa maison natale, sur la rue Saint-Vincent, n'existe plus : c'est au centre de la ville, et comme la clientèle des touristes est fort lucrative pour Saint-Malo depuis une trentaine d'années, l'on en a fait un grand magasin. J'ai également cherché les lieux de naissance de Surcouf, de Duguay-Trouin, et de Broussais ; mais mettons un peu d'ordre dans mes notes !

*
* *

Saint-Malo fut fondée au sixième siècle par l'apôtre celtique Maclou, ou Malo, mais sur cette presqu'île il avait été précédé par l'ermite saint Aaron. Elle est connue, d'un bout de la France à l'autre, sous le nom de Ville des Corsaires. Je crois bien que pendant trois ou quatre siècles, les Anglais eux-mêmes ne la nommèrent pas autrement que " Corsair City ". Son site est extrêmement pittoresque, ses monuments publics sont d'une grande beauté, et son histoire chargée de souvenirs héroïques, rend les promenades par les rues et les remparts, intéressantes au possible. En face de la Grande Grève, se trouve la Tour des Remparts construite au treizième siècle et donnant sur la mer ; en arrière de cette tour se trouve le Fort National, érigé par Vauban, et juste auprès de ce fort, se trouve l'Hôtel de France, très spacieux, très moderne, mais où on a tenu à conserver une vieille partie, pleine d'attraits pour les touristes ; l'aile qu'habitait René de Chateaubriand, l'armateur, et la chambre natale de René, son fils.

Un peu plus loin, à gauche, se trouve le Fort de la Reine qui s'étend en esplanade jusqu'au Fort National ; c'est à mi-distance entre les deux que la machine infernale, vieux vaisseau anglais, chargé de poudres, fut envoyé pour détruire la ville, au cours de la Guerre de sept ans. Plus loin se trouvent des baraques militaires qu'on appelle baraques de la Victoire et qui sont les restes de l'ancien Couvent où s'étaient réfugiées la femme de Chateaubriand et sa sœur Lucile, au début de la Révolution Française, pendant que lui rejoignait l'Armée des Princes. De cet endroit l'on a une vue superbe sur la côte : de Dinard jusqu'au cap Fréhel, tournant à droite sur un large bastion se trouve la statue de Jacques-Cartier, le découvreur du Canada. Cette statue est l'œuvre de Georges Barreau, et Cartier dans son attitude pensive, inquiète, nostalgique, ressemble aux nombreuses autres statues qu'on a érigées de lui. En descendant du bastion, on se trouve en face de Saint-Servan et près de la Porte de Dinan. A gauche, la maison natale de Surcouf. — A droite la maison natale de Céleste Buisson de la Vigne, la femme de René (Quand je vous disais qu'on ne pouvait pas se débarrasser de lui ou de sa famille : c'est une obsession.) C'est ici l'embarquement pour Dinard, Dinard, la perle de la côte d'Émeraude ! Deux magnifiques hôtels se trouvent ici, l'hôtel d'Asfeld et l'hôtel Fontan. Juste en face, la Tour Solidor et le pont Roulant transportant les passagers à Saint-Servan pour la modique somme de deux sous. Du côté de Saint-Servan la promenade est à peu près terminée : remarquons cependant avant de revenir au centre de la ville, les statues de la Vierge Marie au-dessus de la Grande-Porte, et de Saint-Christophe, patron des gardiens du port.

Revenu de ma promenade matinale dans le sud de la ville, je repassai devant l'hôtel de France, et j'arrivai au château de la Duchesse Anne de Bretagne, château également transformé en baraques militaires. C'est bien vieux, mais c'est encore magnifique ! A l'extrémité ouest il y a près de la Porte S.-Thomas, une grosse tour dont Chateaubriand a souvent

parlé dans les récits de son enfance, c'est la tour QUI QU'EN GROGNE ! Quand cette tour fut construite, les Malouins protestèrent, car elle dominait les remparts de la ville " Peu importe, répondit la Duchesse, elle sera construite quand même, car tel est mon bon plaisir. " De là l'origine de " peu importe qui qu'en grogne ". Un peu plus loin, en face du Grand Bazar, l'on voit une belle et curieuse maison de bois ayant des vitres ornementées comme un vitrail d'église : c'est là que naquit, le 10 juin 1673, Duguay-Trouin, vainqueur de Rio Janeiro, l'un des plus grands marins de la France. A trois cents mètres de cette maison, se trouve celle où naquit Broussais, le grand médecin français. Nous sommes à deux pas de la cathédrale, mais ne la décrivons pas : faute d'espace et par manque de ce talent spécial qu'il faut pour décrire les styles d'architecture ancienne ; disons seulement que cette église date de 1152, mais qu'elle a été souvent restaurée et transformée. — En sortant de l'Église par la porte principale, on se trouve tout près du musée local sur la place de l'hôtel de ville. Sur le premier plancher visitons le musée des Grands Hommes ; c'est le Panthéon de la Côte d'Émeraude. Voici le portrait de Chateaubriand, une peinture originale de Girodet. (Est-ce de celle-là que Bonaparte disait : " il est bien noir ; il a l'air d'un conspirateur : est-il descendu par la cheminée ? ") Voici le portrait de Félicité de La Mennais et de Jean de Lamennais ; celui de Mahé de la Bourdonnais, le rival de Dupleix ; celui de Jacques Cartier ; celui de Porcon de la Barbinais, qui imita Régulus et mourut comme lui ; celui de Surcouf, celui de Broussais, de Maupertuis, dont j'ai eu beaucoup de plaisir à me souvenir cette semaine, quand j'ai lu les conférences de Monsieur André Bellessort sur Voltaire à Berlin ! Tous ces hommes célèbres sont nés dans une ville plus petite que Lévis. — En entrant dans l'hôtel de ville, l'on peut voir dans une grande salle, à droite, les reliques de la Petite Hermine qui transporta les compagnons de Jacques Cartier au Canada. Je crois que ceci est un cadeau de la province de Québec.

Un peu à droite, dans le vieux jardin de l'évêché, une magnifique statue de Duguay Trouin, représentant le marin à l'assaut ou à l'abordage. L'expression est superbe. Un peu plus loin la maison natale d'André Désiles, ce héros dont G. Lenôtre a si souvent et si bien parlé et dont je raconterai l'histoire un de ces jours, car je ne crois pas qu'elle soit très connue au Canada. Et maintenant, je reviens à mon hôtel, car le soir arrive !

*
* *

Dans l'après-midi du jour suivant, je dirigeai mes pas vers le GRAND BE où il m'arriva, ou faillit m'arriver, l'aventure dont je vous ai parlé. A marée basse, sur une indication quelconque, je dépassai la Grève de Bonsecours, j'arrivai au rocher célèbre, et je gravis les marches ou degrés taillés à même la pierre. Je fus bientôt sur le sommet, mais je ne voyais pas encore le tombeau de l'auteur de Velléda et de Cymodocée. Il est placé du côté de la mer, et j'arrivais par l'autre côté. Enfin, je parvins à l'extrémité ouest du roc, et je trouvai le tombeau tel qu'on me l'avait décrit : sur la pierre pas une date, pas une indication. Je songeai aux vers de Lamartine sur Bonaparte :

" Ici-gît : point de nom : Demandez à la terre "

" Ce nom, il est inscrit en " brillant caractère " ...

Je me penchai par-dessus la petite grille de huit pieds à peu près, entourant la pierre du tombeau, au centre de laquelle se trouve une croix de pierre aussi haute de quatre pieds. Je songeai que c'était bien là ce qu'il avait demandé dans son testament : une grille pour empêcher les chiens de venir déterrer ces os, une croix de pierre au centre. J'avais emporté avec moi les dix conférences que Jules Lemaitre avait peu, de

temps avant sa mort, écrites sur Chateaubriand et sur sa vie étrange et magnifique ! J'avais lu tout ce qu'avait écrit l'orgueilleux René, et relu les "Mémoires d'Outre-Tombe" au moins dix fois. Je connaissais très bien ce qu'avaient écrit de lui Joubert, Saint-Beuve, de Broglie, Anatole France, Renan, John Lemoine, Brunetière, Victor Giraud, et cinquante autres critiques pénétrants que Lemaître résumait en les dépassant par l'agrément du style, la légèreté de l'ironie et la finesse de l'esprit.

Je m'assis près du bombeau ; un parfum de foin d'odeur inonda mon sens olfactif. J'ouvris mon cher Lemaître, et je commençai à lire devant cet Atlantique dont les eaux sont si belles à cet endroit que l'on a envie de s'y faire disparaître à jamais. En face de moi, à cinq kilomètres, se trouvait l'île de Césembre, sur laquelle on avait interné les déserteurs militaires que l'on ne jugeait pas à propos de fusiller, et qui attendaient que l'on décidât de leur sort. A droite de moi le PETIT-BE ; derrière moi, Saint-Servan et Saint-Malo, à ma gauche, Dinard et l'Île d'Harbour ; je trouvais tout cela splendide car je n'avais pas vu la mer, l'océan, depuis deux ans.

Plongé dans ma lecture ou admirant le pittoresque de la Côte bretonne, je ne m'étais pas aperçu que la marée montait vite, et couvrait déjà la grève presque entièrement. Au bout de deux heures quand j'en eus fini avec l'histoire de Fouché, Talleyrand de Villèle et Metternich, il n'était déjà plus temps de revenir à pied. Le soir tombait et si "la lutte n'était ni ardente ni noire" il n'en était pas moins vrai que j'étais exposé à coucher dehors.

Il faisait très beau, l'air était parfumé par le foin odoriférant, à l'arôme duquel se mêlait la senteur des algues marines, des goémons verts ! Je souris encore d'y penser, Veilleur solitaire de Chateaubriand, soixante-dix ans après sa mort, auprès de son tombeau dans une île déserte, cela avait un attrait tout à fait romantique. Vraisemblablement si j'y passais la nuit, j'y remonterais en songe, le cours de ses longs voyages et de son orageuse carrière, dont le récit m'avait toujours passionné.

Je le verrais aux prises avec les événements et avec les hommes. Je verrais également les belles amies, madame de Beaumont, madame de Custine, madame de Duras, madame de Noailles, madame de Vichet, la belle Occitanienne, Hortense Allart et surtout madame Juliette Récamier, et combien d'autres. Je le verrais aux prises avec Napoléon, qui avait passé sur lui un jugement terrible et juste : "c'est un raisonneur dans le vide, mais doué d'une grande force de dialectique". J'en étais encore à évoquer dans le recul d'un siècle tous les personnages du drame de cette vie "au cent actes divers", quand j'aperçus une chaloupe qui tournait la pointe de l'îlot voisin le *Petit-bé*. Je hélai l'homme avec toute la force de mes poumons : il m'entendit tout de suite et vint me chercher. J'eus tort certainement. J'ai sans doute perdu les plus beaux songes de ma vie ; à coup sûr les plus pleins, les plus drus, les plus frissonnants : la réalité n'a rien de tel à offrir". Sur le parcours je demandai à mon "sauveur" comment il se faisait que j'étais demeuré cet après-midi-là le seul touriste auprès du tombeau le plus visité de France". "C'est la fête de l'Assomption aujourd'hui, me dit-il, il y a eu un "pardon" pour les morts, et une grande prière publique pour la victoire qui s'en vient".

Quand j'arrivai à l'hôtel de la côte d'Émeraude, la société la plus intéressante se trouvait réunie dans la salle à dîner. Chassés par le voisinage de l'occupation allemande, on y voyait surtout des gens de l'Est, dont je n'avais jamais observé le type particulièrement : des résidents de Nancy, d'Épinal et de Belfort ; quelques familles de réfugiés Charleville, de Lille et même quelques Bruxellois, dont le langage détonnait au milieu d'un groupe de Tourangeaux venus en vacances à

Paramé. Il s'y trouvait aussi des soldats alliés, appartenant à plusieurs races : des Américains, des Écossais, des Australiens à la mâchoire carrée, des Belges au parler savoureux. Tous parlaient de la guerre, énuméraient les diverses péripéties du sombre drame qui marchait vers son dénouement. La victoire était déjà dans l'air, et pénétrait l'âme de la France comme la vague ensoleillée de la marée montante couvre graduellement la plage de Saint-Malo, de son cristal mobile. J'ai profondément ressenti dès lors le bonheur de tous ces braves gens qui voyaient enfin disparaître après cinquante années d'angoisses, et quatre ans de sanglants sacrifices, la terrible menace d'une servitude éternelle sous le joug brutal d'un peuple grossier !

J.-Auguste GALIBOIS.

Québec, 16 août 1928.



GARAGE

PROJETEZ-VOUS

quelques travaux de construction ?

ACHETEZ VOTRE

BOIS

d'une maison spécialiste dont le nom vous garantit

QUALITE et ECONOMIE

Demandez nos prix.

E.-T. NESBITT, Enr.

Louis Hamel, Prop.

14, 10e ave., Limoilou.



S'agit-il pour vous de rendre harmonieux

Votre "chez-vous?"

Vous trouverez chez

Robitaille

pardieu !

Des sons tout doux !

IL Y A LES GRAMOPHONES

"VICTOR"

Les merveilleux "ORTHOPHONIC"

Il y a aussi les vrais RADIOS

Les fameux

"De Forest Crosley"

CES INSTRUMENTS SONT LES MEILLEURS

ENTENDEZ-LES

VENDUS AUX PLUS GRANDS CONNAISSEURS

ACHETEZ-LES !

A TERMES POUR TOUTES LES VALEURS

ACCEPTÉZ-LES !

Robitaille

320, rue St-Joseph - - Québec.

Dans les eaux du Richelieu

ANGUILLE SOUS ROCHE

par Claude Melançon

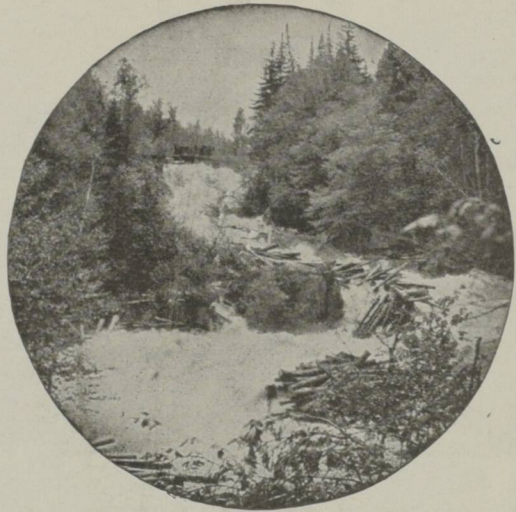
Il y a plusieurs sortes de poissons, mais un vrai pêcheur à la ligne, un pêcheur ayant le souci de sa dignité, ne les pêche pas tous indifféremment. Outre ses goûts particuliers et sa propre superbe, il se voit imposer par le code sportif une sélection hautaine. Ainsi doit-il dédaigner, par exemple, la perche, la carpe et la barbotte, vulgaires habitants des bas-fonds aquatiques dont les noms ne figurent pas au catalogue des engins de pêche, le Gotha des poissons. Si, entre deux boîtes de fer-blanc vides, il a la malchance d'enfermer l'un de ces membres de ces familles prolifiques et disgraciées, l'étiquette exige qu'il s'empresse de le donner au chat. Ainsi l'honneur est sauf et Minet se régale.

Sur le choix des poissons à qui l'on peut tendre une perche non secourable la tradition est inflexible, et serait bel et bien déshonoré le chevalier de la gaule surpris en compagnie d'un "crapet soleil". Car — toujours en vertu du code — seuls sont réputés dignes de mordre à ses appâts artificiels, seuls sont qualifiés pour sa poêle à frire, les saumons et les truites



M. THUOT et l'une de ses pensionnaires.

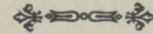
Cliché C. N. R.



Et l'art, ornant depuis sa simple architecture
Par ses travaux hardis surpasse la nature.

(BOILEAU)

ECOLE DES Beaux-Arts



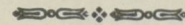
Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts.
Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,



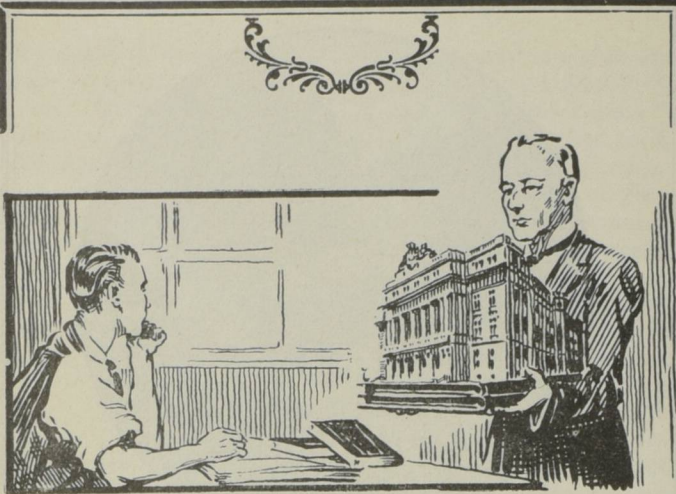
S'adresser pour autres renseignements, à

M. JAN BAILLEUL,

Directeur de l'Ecole des Beaux Arts.

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. — J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



“L'ECOLE CHEZ SOI”

A TOUS CEUX
qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

offre ses

Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! -- --

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert
Montréal.

Détachez ce coupon

Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure “L'ECOLE CHEZ-SOI” que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

- Comptabilité Economie politique
 Langue anglaise Le français commercial
 L'Anglais Commercial Le droit commercial

Nom.....Occupation.....

Adresse.....

-60
A



L'un des coffres à anguilles de M. Thuot.

Cliché C. N. R.

les achigans et les maskinongés, les tarpons et autres grands seigneurs du royaume humide possédant de lointains quartiers et dont le blason est de gueules sur fond de sable. Le reste n'est que menu fretin, proie de vilains, déjeuner de matous.

Ceux qu'intriguent les mystérieuses distinctions imposées par le code peuvent demander quels préjugés de castes ont fait classer la truite de ruisseau poisson *franc* et le *marsouin* poisson *tabou*, alors que de toute évidence il est beaucoup plus honorable, beaucoup plus dangereux et partant beaucoup plus sportif, de prendre un marsouin avec une canne de bambou pesant cinq onces qu'une truite rouge mesurant six pouces de long, si batailleuse soit-elle. Ou encore la raison de l'outrageux dédain manifesté à l'espadon, qui pourtant porte épée et en joue avec la même désinvolture que le plus insolent bretteur d'autrefois. Pour ma part, l'expérience m'a enseigné que discuter ces questions c'est pêcher, en eau trouble. Dans cette querelle entre pêcheurs et pêchés, j'ai pris parti une fois pour toutes et considérant, tel un personnage littéraire connu, que la minorité des pêcheurs est encore assez forte pour être supportée, je m'aligne avec elle. J'ose moi-même préférer l'achigan à la barbotte et le saumon à la carpe qui remonte nos ruisseaux au printemps. Plus me plait regarder un expert lancer savamment une mouche artificielle sur un lac sauvage du nord de Québec, qu'un amateur tremper un hameçon grouillant d'asticots dans les eaux sales du port de Montréal. Dans le premier cas l'on sent l'art et dans le second la friture.

Ce que j'en dis n'a donc qu'un but : prévenir le pêcheur, mon frère, que cette histoire l'intéresse médiocrement. Il n'y est pas question de ses adversaires préférés, les poissons catalogués, dont chaque livre tirée de l'eau à l'aide d'engins dispendieux coûte son pesant d'or. En revanche on y parle avec une certaine liberté des anguilles...

Je vois d'ici son air faubourg Saint-Germain. Des anguilles ! des poissons visqueux, aux allures serpentine, qui mordent au ver et à la viande crue, des parias du monde ichtyologique dont la peau doit être usée à force de ramper sur les fonds de vase ! Horreur !

Sur la foi du dictionnaire, l'on pourrait répondre que pour sortir d'une fosse océanique — de la mer de Sargasse, soyons précis — l'anguille n'est pas de si basse extraction après tout ; que déifiée par les Égyptiens elle était adorée un peu moins que le crocodile et le bœuf Apis, mais bien assez pour

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. — J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

rendre jaloux tous les autres poissons femelles du Nil, ce qui était le principal ; que plus tard ses sœurs de la grande espèce, celles qui habitent des palais de corail, ont, au dire de vieux messieurs très savants, créé la légende du serpent de mer et inauguré l'ère des histoires de pêche, d'où reconnaissance de quelques géographes aimant à raconter leurs exploits halieutiques et explication du nom *anguille* donné à une île des Antilles et à une baie du Golfe Saint-Laurent.

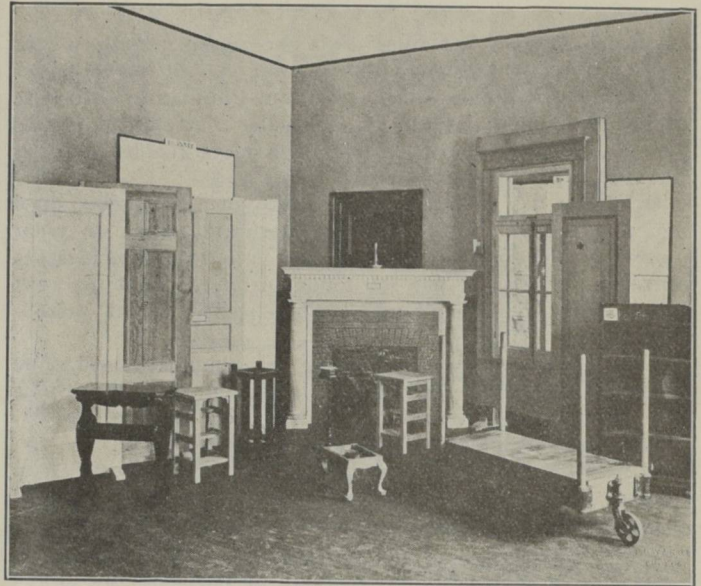
De leur côté, les gourmets auraient le droit de réclamer quelques considérations pour l'anguille. Les Grecs et les Romains, fines bouches, l'avaient en honneur et volontiers la recevaient à leur table déguisée en matelotte. Lucullus lui-même faisait cas d'une terrine d'anguille lorsqu'il s'invitait à dîner chez lui. Aujourd'hui encore, elle a ses entrées dans les grands restaurants et se laisse manger aux accents du jazz le plus moderne, ce dont elle ne doit pas être peu fière.

Mais tout cela c'est l'affaire des apologistes de l'anguille. Que ce poisson soit porté aux nues ou continue à se traîner sur la vase, cela n'empêchera pas le Richelieu de couler, et en coulant de faire vivre une brave famille canadienne-française établie à Iberville, P. Q., où depuis une centaine d'années elle pratique la pêche à l'anguille.

M. Pierre Thuot, le propriétaire actuel du barrage dont la photographie illustre ce texte, n'a de comptes à rendre à aucun pêcheur sur sa façon de prendre chaque année environ 100,000 livres d'anguilles. Il tient du seigneur le privilège exclusif de barrer le Richelieu, de mai à septembre, et de prendre dans ses coffres tout le poisson qui essaie de franchir le barrage. Il est l'agent de police reconnu de la rivière ; toute anguille qui empiète sur son territoire réservé est coffrée séance tenante et transportée dans le panier jus qu'au saloir. Ses façons insinuantes ne la servent en rien, au contraire, car se glisser dans l'un des canaux de bois qui mènent aux trois coffres de M. Thuot s'est prendre son billet en troisième classe pour une cuisine d'Amsterdam ou de Berlin. En effet, vous pensez bien que M. Thuot ne tend pas des pièges aux anguilles pour le simple plaisir de les voir tomber dedans. Il les vend onze sous la livre à un intermédiaire qui les revend en Hollande et en Allemagne. Au prix que coûtent les radios et les orthophoniques, vous avouerez que c'est très raisonnable, car le métier est rude.

Les anguilles sont des noctambules. Elles choisissent pour leurs ballades en rivière les belles nuits d'été, de préférence les nuits sans lune. En ceci elles se distinguent des elfes et des amoureux. Lorsqu'elles se décident à quitter les lieux de leur enfance pour aller rejoindre leurs sœurs dans la mer et s'y livrer de compagnie aux pratiques d'un rite encore inconnu des savants, elles sortent de leurs nids de vase ou de leurs cavernes de pierres sous riveraines et s'aventurent, frétilantes, dans le courant. Si la chance leur sourit elles passent à côté du barrage d'Iberville et... vont se faire prendre dans le Danube, où quantité d'anguilles grandies et éduquées au Canada vont, paraît-il, finir leurs jours. Sinon, elles entrent dans les coffres de M. Thuot, au nombre d'environ mille par nuits, et ne voient jamais Vienne. M. Thuot, qui connaît les anguilles du Richelieu comme s'il les avait élevées, est forcé, ces nuits-là, de se lever à trois heures du matin pour visiter ses pièges et transporter sa prise dans de grands réservoirs. Dans l'avant midi il repêche ses pensionnaires avec une épui-sette solide et les empile vivantes dans des barils. Chaque baril renferme cent livres de poisson et une couche de glace, afin sans doute que les anguilles de chez nous n'attrapent la nostalgie et ne maigrissent en cours de route.

S'il faut en croire un savant italien qui vivait au siècle dernier, toutes les anguilles ainsi expédiées par M. Thuot sont du sexe féminin. Depuis Aristote, l'on croyait que les anguilles n'avaient pas de sexe, ne pondaient pas d'œufs et sortaient



Travaux d'élèves menuisiers. Janvier 1928.

ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC

185, Boulevard Langelier

Téléphone 3-3313

FONDATION DU GOUVERNEMENT PROVINCIAL
INSTALLATION ET OUTILLAGE MODERNE
DIPLOMES OFFICIELS

ENSEIGNEMENT

Le programme de l'Ecole Technique de Québec comporte l'enseignement théorique et pratique des métiers suivants :

**MÉCANICIEN, FORGERON, FONDEUR,
MENUISIER, MODELEUR.**

La partie théorique de l'enseignement comprend des cours de mathématiques (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie), de sciences (mécanique, physique, chimie, électricité), et de dessin industriel.

La rétribution scolaire est de \$1.50 par mois pour la 1ère année.

Des bourses sont accordées aux élèves méritants des 2e et 3e années.

L'Administration offre les cours suivants :

- a) Cours du jour commençant vers la mi-septembre.
- b) Cours du soir commençant vers le 1er octobre.
- c) Cours spéciaux d'automobile pouvant commencer en tout temps de l'année scolaire.

PROSPECTUS SUR DEMANDE

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. — J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

spontanément des entrailles de la mer avec leur brevet de natation ; mais ce savant prouva qu'il y avait des anguilles mâles et des anguilles femelles, ce dont l'humanité entière se réjouit. Seulement, ajouta-t-il, les mâles n'atteignent jamais plus de dix-neuf pouces de longueur, alors que les femelles peuvent dépasser trois pieds.

Or, la loi des pêcheries pour la Province de Québec dit à peu près ceci : " Toute anguille mesurant moins de vingt pouces de long doit être remise à l'eau vivante et sans blessure autre que celle subie par son amour-propre." Tant pis pour celles dont le nez s'allonge lorsqu'elles se voient prisonnières.

S'il y a des suffragettes parmi les anguilles, il est donc grand temps qu'elles songent à réclamer leur droit de ne plus être mangées de préférence aux mâles de l'espèce, car M. Thuot n'est pas obligé d'être galant.

Il l'est toutefois pour les dames qui daignent visiter son curieux établissement de pêche sédentaire, et leur explique volontiers le fonctionnement, assez simple, de son piège à poissons. Elles le trouveront probablement, comme le montre l'une de nos photographies, en train de barbotter au milieu de ses visiteuses nocturnes et apprendront de sa bouche plus de renseignements authentiques sur les anguilles que je n'en puis inventer.

Ainsi vous êtes prévenus : si vous cherchez un but d'excursion, n'hésitez pas ; prenez le train du Canadien National qui vous conduira à Saint-Jean, P. Q., et faites-vous indiquer le barrage de M. Thuot. Si vous n'êtes jamais allé à Saint-Jean, vous aurez le plaisir de découvrir une jolie petite ville où une foule de souvenirs historiques dorment à l'ombre des saules chevelus qui bordent la rivière. Ce n'est pas moi qui vous apprendrai que depuis Champlain le Richelieu coule à travers notre épopée, charriant tantôt des Iroquois, tantôt des Anglais et des Américains ; que sur ses eaux ont navigué quelques-uns des plus grands personnages de notre histoire ; que dès les débuts de la Nouvelle-France nos ancêtres y ont

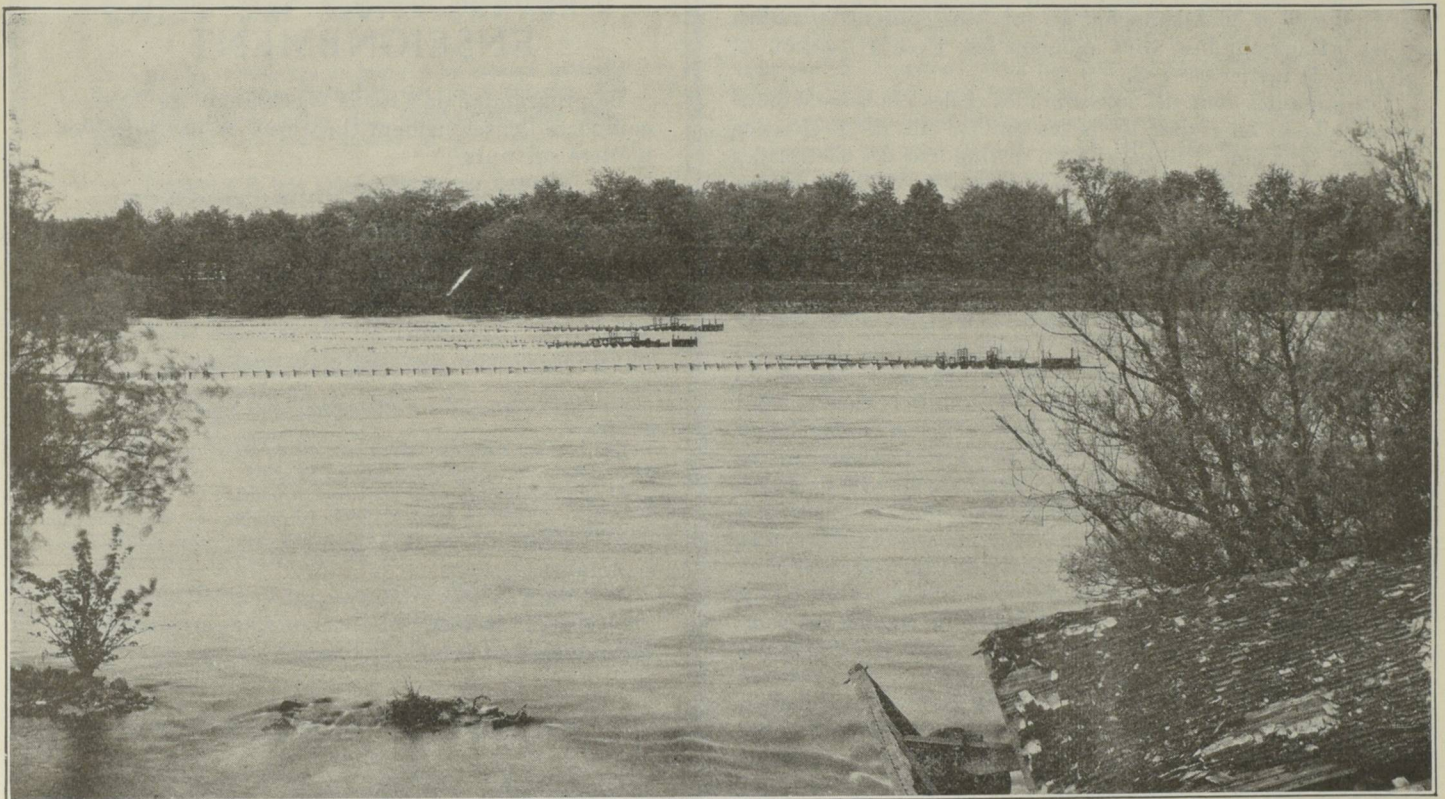
attaché une importance stratégique considérable, et que l'on trouve au fort Lennox, en amont d'Iberville, plusieurs reliques de notre glorieux passé.

A Saint-Jean, vous verrez aussi un escadron de dragons caserné dans des baraques construites par les ingénieurs royaux " pour un prix moindre que celui d'abord prévu ", proclame, à côté de la porte d'entrée, une inscription du plus pur anglo-saxon, et, si le jeu de golf vous passionne comme tant d'autres vous trouverez, un peu en dehors de la ville, un merveilleux petit terrain et un club dont les membres sont charmants.

Si par hasard les attraits de Saint-Jean vous retiennent et vous empêchent de visiter le barrage à anguilles, je le regrette pour vous, mais le cas n'est pas désespéré. Sur la foi de cet article, vous pourrez toujours dire au retour en prenant le petit air détaché qui convient aux conteurs d'histoires de pêche : j'ai vu aujourd'hui un homme prendre mille poissons. Naturellement, on ne vous croira pas et ce scepticisme aura sur vous un effet excellent. Il libérera votre conscience trop délicate. Vous apprendrez à vous débarasser de certains scrupules inutiles aux conteurs. Puisque de toute façon l'on mettra en doute la vraisemblance de vos récits, vous finirez par penser, avec assez de raison, que vous auriez grand tort de ne pas embellir le conte et de ne pas augmenter son intérêt en vous mettant vous-même en scène. Graduellement, vous modifierez votre narration. Vous direz d'abord : nous avons pris un jour tant d'anguilles. Un peu plus tard, lorsque vous serez en pleine possession de tous vos moyens, vous pourrez déclarer froidement à celui qui se vantera devant vous de pêches miraculeuses : moi j'ai pris un jour mille anguilles...

Je connais nombre d'histoires de pêche qui n'ont pas de fondement plus authentique.

Claude MELANÇON.



Le barrage à anguille en face de St-Jean-sur-Richelieu, propriété de M. Pierre Thuot, et qui est le plus terrible agent de police sur le Richelieu !

Cliché C.N.R.

CORRIGEONS-NOUS

Par Georges Bélanger

Avant donc que d'écrire, apprenons la grammaire

La plupart des barbarismes usités dans nos journaux viennent de l'usage courant que nous faisons de la langue anglaise et de la traduction hâtive qu'il faut faire des dépêches et des discours de nos hommes publics.

On n'a pas cette excuse, en France, et les barbarismes qu'on y commet sont des actes réfléchis de rébellion contre le dictionnaire, quand ce n'est pas le dictionnaire lui-même qui se met en rébellion contre le génie de la langue et ses traditions. On commence même à le tenir en suspicion.

Nos anglicismes scandalisent naturellement ces forgerons de barbarismes. Comment donc ! N'allons pas, du moins, leur faire l'honneur d'adopter leurs créations. Bien peu, en vérité, en valent la peine. Attachons-nous, plutôt, à conserver, en Amérique, la langue française dans toute sa pureté et son intégrité.

Notre langue, comme toutes les autres, n'a pas été faite a priori. Elle est le fruit d'une longue sélection. Étape par étape, du latin au bas latin, du bas latin au roman, du roman aux multiples patois, de ces derniers au français, elle nous est parvenue débarrassée de ses scories. N'allons pas troubler l'eau vive de son cristal par des scories nouvelles.

ART — ARTISTE — ARTISTIQUE

Dans un éditorial du 26 septembre, intitulé : "L'École des Beaux-Arts", un journal disait :

"Toutefois, on comprend que l'École... forme toute une pléiade de jeunes ouvriers artistiques."

L'auteur a voulu dire *artistes*. L'ouvrier *artiste* fait des œuvres *artistiques*. L'École des Beaux-Arts n'a pas pour but — ni pour effet — de faire de ses élèves des statues de marbre nu !

PRÉJUGÉS — PRÉJUDICES

Que voilà un anglicisme commun !

Dans son numéro du 6 octobre, première page, un journal écrivait :

"Si M. Hoover laisse la question (religieuse) de côté entièrement, il désappointera la majorité des votants du Sud ; s'il soulève les *préjudices* anti-catholiques, ce que les républicains attendent de lui..."

Préjudice signifie *tort, dommage*. *Préjugé*, une *opinion préconçue*. On ne peut pas les employer l'un pour l'autre. C'est faire tort à la langue !

ARTÈRE

Un journal du 19 septembre parle ainsi de l'entretien des routes d'hiver :

"Depuis nombre d'années, nous avons discuté de l'importance d'entretenir *quelques-uns des principaux artères* qui conduisent vers les centres..."

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. — J.-A. McCCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Holt, Rensfrew & Co.

Limited

FOURREURS

Une réputation fondée sur près d'un siècle d'existence et de probité vous garantit satisfaction. -:-

MANTEAUX DE FOURRURE
PALETOTS POUR HOMMES
Vêtements de Sport - Merceries

L.-A. Pouliot, C. R., LL. D.

Alfred Nadeau, C. R.

POULIOT & NADEAU

AVOCATS

93, rue St-Pierre - Tél. 2-1925 - QUEBEC.

Héliodore LABERGE

ARCHITECTE-EVALUATEUR

Edifice de la Banque Canadienne de Commerce de Québec

Tél. Bureau 2-4145 — Rés. 2-6233-w - 140 St-Jean, Québec

LORENZO AUGER

ARCHITECTE

39, ST-JEAN

Tél. 2-1909

QUEBEC

Eug. LECLERC, Président et gérant. J.-Alf. COOK, Sec.-trés.

Eug. LECLERC, Ltée

Assurance : Feu, Vie, Vol, Accidents, Etc.

81, St-Pierre, Tél. 2-8426 Le soir 6713 QUÉBEC.

Edgar Rochette, C.R., M.P.P.

Edgar Gosselin, LL. L.

ROCHETTE & GOSSELIN

AVOCATS

80, rue St-Pierre, -- Tél. 2-3286 -- QUÉBEC.



Placement de choix

Institutions Catholiques Romaines

Pour le Diocèse de Mayence

Obligations-Or, 6%, 1ère hypothèque

Garantie : 1ère hypothèque sur deux immeubles représentant au-delà de deux fois le montant de l'emprunt. Garantie matérielle et morale.

PRIX : 98.00 à 99.50

Demandez notre circulaire explicative.

La CORPORATION de PRETS de Québec

Frs LETARTE, Gérant

132, rue St-Pierre - Tél. 2-1121 - Québec.

Téléphones : 9523 2-4657

Docteur JULES MERCIER

UROLOGIE (VOIES URINAIRES)

Bureau : 314, rue St-Joseph, Québec.

Docteur Chs-A. KIROUAC

Médecin-Chirurgien

RAYONS X — TRAITEMENTS ELECTRIQUES

38, Chemin Ste-Foye — Téléphone: 6503

Près Ave. des Erables

AUTEURS

Est-il rien d'agaçant, une fois votre livre dans le public, de recevoir des remarques au sujet de ses fautes typographiques ou autres? Pour vous éviter ce désagrément, pourquoi ne nous confieriez-vous pas une épreuve avant d'envoyer à l'imprimeur le bon à tirer? L'oeil exercé d'un correcteur d'expérience perçoit les imperfections de détail mieux que l'oeil de l'auteur, dont l'esprit est absorbé plutôt par le fond même.

Ecrivez-nous à l'adresse ci-bas et notre représentant ira vous voir.

CASE POSTALE, 42 HAUTE-VILLE
QUEBEC

Bureau, Tél. : 2-4576 Résidence, Tél. : 2-0567 s. 3

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, ST-NICOLAS, --- QUEBEC
(Pied de la cote du Palais)

Artère est féminin! L'auteur a confondu avec *hal'ère*, qui est masculin. Mais, ce n'est pas la même chose!

OBÉIR — DÉSOBÉIR

Obéir et son dérivé, *désobéir*, sont neutres. Par conséquent, ils ne peuvent être employés au passif. Cependant, un journal du 12 octobre écrivait hardiment :

“Prétendant que cette ordonnance avait été *désobéie*...”

C'est une grosse faute de syntaxe, doublée d'un anglicisme.

ENAMOURER — S'ENAMOURER

Voilà un vieux mot qu'on ne s'attendait guère à rencontrer dans un article sur les beautés du paysage québécois (numéro du 1er octobre) :

“Devenons donc des Canadiens, pour qui les beautés du Canada existent et qui ne laissent pas aux seuls touristes étrangers *le soin de s'enamourer*.”

Il aurait, au moins, fallu dire de *s'en enamourer*. D'ailleurs, *prendre le soin de s'enamourer* ne dénote pas la passion que suggère le mot archaïque. Si l'auteur a trouvé le mot si intensif qu'il l'a fait précéder d'un puissant euphémisme, il n'avait qu'à ne pas l'employer. *S'en éprendre* aurait fait tout aussi bien l'affaire. Mais, *enamourer* l'a hypnotisé. Il en est peut-être à ses premières flammes.

C'EST — DONT — CE SONT

Un “Billet du matin”, dans un journal du 21 septembre, débute ainsi :

“*Ce sont* des changements dans la langue *dont* je veux vous parler.”

Ce “billet” n'est ni une nouvelle traduite à la vapeur, ni un article de rédaction politique commandé sur l'heure, c'est un “morceau” littéraire, dont on doit attendre clarté, correction, grâce et saveur. Or, le début n'a rien de tout cela.

Ce sont... dont sont deux fautes de syntaxe impardonnables, qui méritent la fessée. C'est infect!

Je parie que l'auteur va se récrier. Prouvons lui donc son erreur.

Dont est un pléonasme. Toutes les grammaires ont des exemples qui le condamnent expressément. Pour n'en citer que deux, bornons-nous à Larousse et Larive et Fleury.

“Ne dites pas : C'est à vous à *qui* je parle, c'est de vous *dont* il s'agit, c'est là *cù* je vais. Le rapport étant suffisamment établi par *à vous, de vous, là*, il faut dire : “C'est à vous *que* je parle, c'est de vous *qu'il* s'agit, c'est là *que* je vais.” (LAROUSSE)

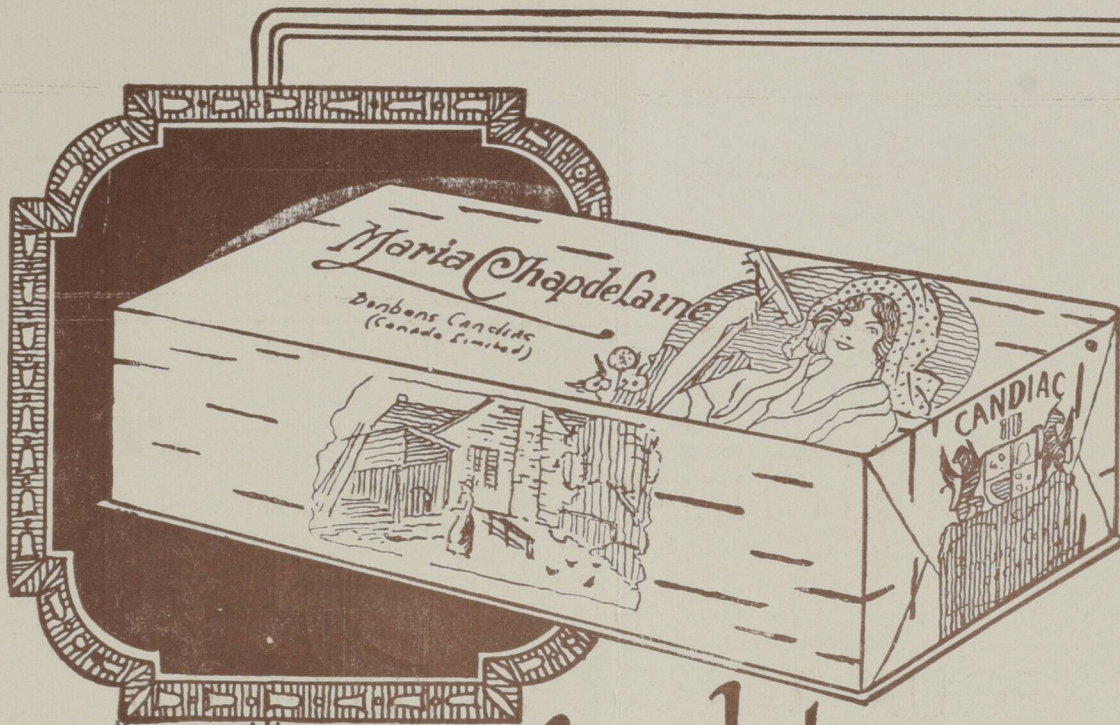
“Si l'on veut attirer l'attention sur l'un des mots d'une phrase, on place ce mot entre les deux termes du gallicisme *c'est... que*. Ex. : “C'est de vous *que* je parle.” (LARIVE et FLEURY)

Il semble impossible à un écrivain d'ignorer cela. Je dis un écrivain...

Voyons, maintenant, *ce sont*.

Dans le gallicisme *c'est... que*, le verbe *être* reste au singulier, même s'il est suivi d'un nom pluriel.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— J.-A. McCURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



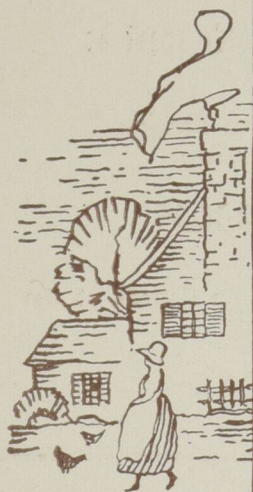
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants . . . tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfins sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiac
- (Canada) Limitée -



CONSULTEZ LE
PACIFIQUE CANADIEN

POUR TOUS LES VOYAGES

CANADA

EUROPE

CROISIÈRES

ÉTATS-UNIS

ORIENT

Billets pour toutes les destinations

Renseignements fournis gratuitement --- Itinéraires préparés
avec soin --- Service incomparable --- Satisfaction
absolue --- Plaquettes illustrées sur demande.

Bureaux des billets à Québec: - 30, rue St Jean, Tél. 2-0093 -- Château Frontenac,
Tél. 2-1840 --- Gare du Palais, Tél. 2-0663 --- Détails supplémentaires en s'adressant à :

CHS - A. LANGEVIN, *Agent Général Service
des voyageurs,*

GARE DU PALAIS, QUÉBEC

Agence Générale de Navigation Océanique. --- Toutes les lignes circulant du Canada et des
Etats-Unis représentées.